

GLOBAL STUDIES INSTITUTE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

COLLECTION « MÉMOIRES ÉLECTRONIQUES »

Vol. 124-2023

**La disparition de la communauté arménienne  
de la sphère politique iranienne**

Mémoire présenté pour l'obtention  
du Master Moyen-Orient  
par Daniel Hamedanchi

Rédigé sous la direction de Vicken Cheterian  
Jurée : Valentina Calzolari-Bouvier  
Genève, janvier 2023

## Sommaire

<b>Sommaire</b>	2
<b>Remerciements</b>	3
<b>Glossaire</b>	3

## Problématique

Introduction	4
Revue de littérature	5
La minorité arménienne dans la société et la politique perse au début du XXème siècle	5
Question de recherche	14
Développement	14

## Analyse

Plan interne : la communauté arménienne d'Iran	16
Mouvements de populations et impacts démographiques : le sort de la communauté arménienne d'Iran	20
Plan interne : conclusion	23
Plan externe : l'État iranien sous Reza Shah	24
Plan externe : conclusion	37

## Conclusion

Rappel de la démarche de recherche et résultats	38
Apports, limites et mise en perspective	40

<b>Bibliographie</b>	42
<b>Table des matières</b>	46

## Remerciements

Claire Mouradian, Taline Ter Minassian

## Glossaire

*Akhund* : clerc religieux dans le monde islamique chiïte

*Dachnak* : Fédération révolutionnaire arménienne

*Hnchak* : Parti social-démocrate arménien

*Jangalis* : de *jangal* (jungle), littéralement « forestiers », mouvement révolutionnaire mené par Mirza Kouchik Khan entre 1915 et 1920 dans la province de Gilan

*Majlis* : Parlement iranien

*Shah* : Roi

# Problématique

## Introduction

Entre 1905 et 1911, une minorité d'origine arménienne va aider des révolutionnaires iraniens à établir une constitution dans une Perse dominée par une dynastie d'origine turcique. Alors que les mouvements nationalistes et les conceptualisations de l'État-nation sont en plein essor, ce phénomène peut paraître étrange. Or la Perse au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle est encore un empire dynastique et pluriethnique, l'Arménie, alors sans État indépendant à son actif, reste avant tout une ambition partagée au travers des frontières de trois grandes puissances, et la famille turcique au pouvoir se présente fièrement comme iranisée, même si *l'iranité* reste un concept flou. En effet, si des Azéris peuvent être Iraniens, en est-il de même des Kurdes, des Baloutches, des Juifs d'Iran, des Zoroastriens, ou encore, des Arméniens ? Il faut croire que les Arméniens qui joueront un rôle essentiel dans la révolution constitutionnelle y ont cru en tous cas, ou ont du moins voulu espérer pouvoir paver un avenir plus démocratique et tolérant de sa diversité pour le pays qu'ils habitaient, et dont, pour beaucoup, se sentaient appartenir, dans une double culture ouvertement affichée. Minorité de confession chrétienne arménienne, répartis entre trois empires à majorité respectivement sunnite pour les Ottomans, chiite pour les Perses, et orthodoxe pour les Russes, les Arméniens, malgré l'absence d'un État indépendant, auront une place particulière dans les sociétés où ils vivent. Leur emplacement leur octroie tantôt le rôle de commerçants, tantôt de traducteurs, diplomates ou d'émissaires auprès des cours royales. Au carrefour de différentes civilisations, ils sont également les transmetteurs d'idées nouvelles venues d'ailleurs, notamment d'Occident. Tandis que les Ottomans et les Perses rejettent dans un premier temps l'adoption de la presse à imprimer, les Arméniens l'accueillent, ce qui leur confèrera une place capitale dans la diffusion du savoir. Bien que répartis majoritairement dans le Caucase et l'Anatolie, un pan de la communauté est déplacé de force vers la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle par le Shah Abbas 1<sup>er</sup>, de Djolfa vers sa nouvelle capitale, Ispahan. Misant sur leur réputation de marchands à succès, le Shah leur concèdera certains privilèges, notamment celui d'un monopole sur le commerce de la soie. Cet acte donne à la communauté arménienne d'Iran un caractère intrinsèque, jouissant à la fois d'un certain statut important et de positions prestigieuses, mais restant malgré tout une minorité vivant au sein d'un peuple qui diffère par sa religion, sa culture et son langage. Ainsi, alors que des mouvements autonomistes voire indépendantistes se formeront, surtout au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, dans les empires ottoman et russe, les Arméniens d'Iran, eux, se trouvent dans une situation plus complexe. Ils ne vivent pas une discrimination directe comme subissent de plus en plus leurs voisins d'Anatolie, ni des efforts de russification imposés à leurs confrères du Caucase. La Perse des Qadjars est en déclin et ne se voit pas même capable d'imposer des mesures de cette envergure sur son sol. Cédant concessions et territoires aux Russes et aux Britanniques, les Shahs perdent de plus en plus d'autorité et le besoin de réforme devient critique si Téhéran ne veut pas céder à l'appétit grandissant des puissances coloniales qui l'entourent. Il devient ainsi compréhensible dès lors que, lorsque l'occasion se présenta, les Arméniens d'Iran prirent part aux mouvements réformateurs en Perse, misant probablement sur une amélioration de leur position au sein d'un pays dont le futur restait encore difficile à prédire.

Le placement unique des Arméniens en tant que minorité souvent discriminée et dépourvue de nation favorisera le développement, au sein d'une certaine élite lettrée de leur population, de philosophies et idéologies dans l'ère du temps : socialisme, libéralisme ou nationalisme auront des échos forts auprès de ce public. Ainsi, des formations politiques transfrontalières verront bientôt le jour : la Fédération Révolutionnaire Arménienne (*Dachnak*), à tendance indépendantiste ou autonomiste mêlée de politiques de gauche, et le parti social-démocrate (*Hnchak*), aux penchants plus marxistes<sup>1</sup>. Les événements qui surviennent à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle auront par ailleurs un impact évident sur les espoirs et les ambitions de ceux-ci : graduellement, appuyées par des rébellions populaires, des nations se forment sous les anciennes possessions ottomanes aux Balkans, de la Grèce à la Bulgarie, au cours du long processus de démantèlement

---

<sup>1</sup> Il faut toutefois garder à l'esprit que ces partis révolutionnaires ne sont pas représentatifs de l'ensemble de la population, mais plutôt d'une certaine tranche éduquée. L'organe le plus influent au sein de la communauté arménienne reste alors l'Eglise, mais dans le cadre de ce travail, ce sont les idées révolutionnaires des intellectuels progressifs qui forment l'objet de notre intérêt.

de *l'Homme Malade de l'Europe*. De plus, en 1905, suivant une défaite humiliante face au Japon, les Russes se révoltent contre leur Tsar dans une première révolution dont le tonnerre se fera ressentir bien au-delà de leurs frontières. Or, l'optimisme et les efforts réalisés en Perse seront confrontés aux brutalités d'un contexte régional ébranlé par le premier conflit mondial, dont l'impact se fera lourdement sentir dans le royaume perse, malgré sa neutralité proclamée. Occupations militaires, pillages et famines causent leurs ravages, tandis que dans l'empire ottoman voisin, les rebellions de peuples opprimés viseront à défendre leur future indépendance. Sinistrement, la tragédie la plus importante qui résultera de la guerre sera le génocide arménien, perpétré par un régime ottoman aux bords de l'effondrement, imaginant pouvoir échapper à sa chute par le biais d'un ultranationalisme turc meurtrier. Enfin, au nord, la Russie frappée de révolutions et de guerres civiles, plonge dans le chaos mais réveille également des espoirs de nouvelles sociétés utopistes.

Au terme de cette période mouvementée, l'épisode parlementaire perse va graduellement se voir effriter sous le contrôle de plus en plus autoritaire d'un colonel de la brigade cosaque, Reza Khan, premier ministre de 1923 à 1925, qui se fera couronner comme roi d'une nouvelle dynastie, les Pahlavis. Son ascension au trône cependant n'aurait jamais pu être assurée sans un soutien crucial du parlement<sup>2</sup>, lui-même fruit des efforts de la communauté des Arméniens d'Iran<sup>3</sup>. Néanmoins, ceux-ci semblent alors avoir disparu d'une scène politique qu'ils ont en partie créée. Les Arméniens d'Iran ont non seulement été indispensables à l'architecture de la révolution constitutionnelle, ils ont également établi les bases qui ont permis à la gauche, notamment socialiste, iranienne de voir le jour. Dans ce cas, étant donné leurs succès sur la scène politique, succès par ailleurs d'autant plus remarquable lorsqu'on le compare à leur situation dans les territoires voisins de Turquie et d'URSS, pourquoi disparaissent-ils de la vie politique iranienne ? Ce travail tentera d'apporter une réponse à cette question par une approche conceptuelle, sur la nature de l'État en Iran, afin de comprendre comment les transformations qui surviennent dans l'entre-deux-guerres mènent à l'effacement des Arméniens d'Iran sur le plan politique.

## Revue de littérature

Étant donné la complexité du contexte étudié, la revue de littérature servira également de brève synthèse historique. Elle sera séparée en trois axes : dans un premier temps, un état des lieux de la situation arménienne en Perse, en établissant les enjeux sociaux et politiques auxquels elle fait face, ainsi que son implication dans la révolution constitutionnelle et la formation de la gauche iranienne. En deuxième partie, la période tumultueuse de 1905, début de la Révolution Constitutionnelle, à 1925, année du couronnement de Reza Shah, sera prise séparément, en mêlant les enjeux iraniens et arméniens. Enfin, la troisième partie traitera les changements que subit l'État perse, de la chute de la dynastie *qadjare* aux efforts de centralisation nationaliste entrepris par Reza Shah durant la période de l'entre-deux-guerres.

## La minorité arménienne dans la société et la politique perse au début du XX<sup>ème</sup> siècle

Si les Arméniens peuvent retracer leurs origines dans une région s'étendant de l'Anatolie au Caucase à des millénaires, leur existence en tant que royaume, elle, prendra fin au XI<sup>ème</sup> siècle, sous les Bagradites, qui doivent se plier face aux Byzantins, eux-mêmes plus tard renversés, faisant fluctuer la domination du territoire sous des règnes successifs turciques et mongols. Installé sur un carrefour géographiquement important, le peuple arménien devra poursuivre son existence durant les siècles à venir en tant que diaspora<sup>4</sup> au sein des dynasties successives sous lesquelles ils vivront. Néanmoins, leur situation en Perse est singulière, ce qui mène l'auteure Emilia Nercissians à employer spécifiquement le terme de *communauté* dans ce contexte, en raison des forts liens sociaux, culturels, économiques et cognitifs qui les lient<sup>5</sup>. Comme mentionné précédemment, le déplacement forcé par Shah Abbas des Arméniens de Djolfa à Ispahan créera un contexte particulier, dans lequel ceux-ci obtiendront une série de privilèges, notamment un monopole du commerce de la soie. En plus de cela, une série d'autorisations leur sont octroyées : possibilité d'élire leurs propres

<sup>2</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, Princeton, N.J, Princeton University Press, 1983, pp. 119-120.

<sup>3</sup> Dans le sens où le parlement est le fruit de la révolution constitutionnelle, révolution qui a bénéficié d'un soutien indispensable de la communauté arménienne. Cf. Anahide TER MINASSIAN, *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions (1878-1920)*, Paris, Éditions Karthala, 2015, pp. 27-58.

<sup>4</sup> Le terme diaspora ici est utilisé dans son sens général, et ne se réfère pas à la *diaspora arménienne* liée au génocide.

<sup>5</sup> Emilia NERCISSIAN, « Life and Culture of Armenians in Iran », in *Language Discourse & Society*, 2012, volume 1, no. 2, p. 32.

maires, de mener des processions religieuses publiques, de se vêtir selon leur coutume ou encore de produire du vin<sup>6</sup>. Toutefois, il ne faut pas surestimer ces avantages : ils ne dominent malgré tout pas la sphère économique, et maintiennent un statut marginal en dépit de leurs libertés<sup>7</sup>. Ces conditions permirent néanmoins de souder la communauté, et, pendant un certain temps, de prospérer. Or, au XIX<sup>ème</sup> siècle, la soie n'est plus une entreprise fructueuse, l'industrialisation et le colonialisme changent drastiquement les enjeux économiques ; la dynastie *qadjare* se retrouve quasiment sans contrôle de son propre territoire, à la merci des puissances britanniques et russes. Cet effondrement étatique marque la culmination d'un déclin perse, dont on peut tracer les origines plus loin encore, après la chute des dynasties *safavide* puis *afcharide*. En résulte une société difonctionnelle, décrite par l'écrivain contemporain Archavir Tchilinkirian comme un règne de la corruption, où un féodalisme kleptocrate empêche toute forme de progrès<sup>8</sup>. De ce fait surgit une absence de l'État, partout où sa présence serait nécessaire, y compris dans l'éducation, qui est reléguée aux clercs religieux pour les Iraniens musulmans, à l'exception d'une série d'écoles établies par les missionnaires américains et européens<sup>9</sup>. Les Arméniens d'Iran qui en ont les moyens peuvent en revanche suivre un cursus scolaire bien plus approfondi dans les écoles chrétiennes, ce qui leur donne un avantage non négligeable sur leurs homologues islamiques<sup>10</sup>. Néanmoins, les Arméniens d'Iran, isolés dans leur position singulière, n'ont pas établi de forts liens avec leurs confrères d'Anatolie ou du Caucase<sup>11</sup>. Phénomène constaté par d'autres auteurs et qui reviendra par la suite, Nercissians souligne le sentiment de double appartenance des Arméniens d'Iran, qui estime que l'implication de ceux-ci dans la Révolution Constitutionnelle, allant au-delà d'un *diethnisme*, est la preuve d'une volonté internationaliste et humaniste<sup>12</sup>.

La participation arménienne à la Révolution Constitutionnelle ne peut être abordé sans passer par les apports de Cosroe Chaqueri. Sujet autrefois obscur, négligé ou détourné par les prismes nationalistes des historiens, l'auteur voue un effort considérable à éclairer les événements en se basant sur des sources primaires en provenance des cercles arméniens, tant en Perse qu'à l'étranger, ainsi que d'archives iraniennes contemporaines à la période. Concernant les motivations de l'implication des Arméniens dans le processus révolutionnaire, Chaqueri arrive à plusieurs conclusions. Premièrement, malgré l'établissement de branches locales du *Dachmak* et *Hnchak*, la situation complexe des Arméniens de Perse, tantôt minorité mise à l'écart mais profitant également d'une série de privilèges, couplée à une position relativement favorable en comparaison à leurs voisins d'Anatolie et du Caucase, limitent le succès d'une volonté indépendantiste ; en fait, il existe un sentiment de double identité au sein de la communauté, reconnaissant également un patrimoine iranien. Cela entraîne, au lieu d'un séparatisme, une participation active aux mobilisations internes, au travers de la formation du groupe social-démocrate de Tabriz en 1905 par exemple<sup>13</sup>. A cela s'ajoutent les transformations et dynamiques en place autour de la plaque tournante que devient la ville et la région de Tabriz au cours de la première décennie du XX<sup>ème</sup> siècle. En effet, par son emplacement géographique, celle-ci se situe déjà à un carrefour culturel, à l'intersection des trois empires (russe, perse, ottoman), mais elle est également vectrice d'une urbanisation importante, dans un pays alors à forte majorité rurale, ce en partie grâce aux opportunités de travail qui apparaissent en Azerbaïdjan, à Bakou en particulier. L'industrie pétrolière naissante requiert une main d'œuvre ouvrière importante, qui sera transfrontalière et multiculturelle. Dans ce contexte, les mouvements de gens et d'idées se font plus nombreux, et le berceau industriel en place est un terrain fertile pour les idéaux de la lutte ouvrière dont l'écho se fait de plus en plus fort, donnant accès ainsi à l'élite lettrée arménienne le terreau idéal pour semer les graines du futur socialisme iranien<sup>14</sup>. Le travail de Chaqueri cependant, ne se poursuit pas dans la période postérieure à la guerre civile russe, laissant ouverte la question de ce qu'il advient de cette communauté jusqu'alors fortement active.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>7</sup> Eliz SANSARIAN, *Religious Minorities in Iran*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, pp. 38-39.

<sup>8</sup> Archavir TCHILINKIRIAN, « The Persian Revolution », in Cosroe CHAQUERI (ed.) *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp. 191-239.

<sup>9</sup> Amin BANANI, *The Modernization of Iran: 1921-1941*, Stanford, Stanford University Press, 1961, pp. 85-89.

<sup>10</sup> *Ibid.*, 95.

<sup>11</sup> Emilia NERCISSIAN, « Life and Culture of Armenians in Iran », *op. cit.*, p. 44.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 50.

<sup>13</sup> Cosroe CHAQUERI, « Armenian-Iranians and the birth of Iranian socialism, 1905-1911 », in Cosroe CHAQUERI, *The Armenians of Iran*, *op.cit.*, pp. 79-81.

<sup>14</sup> *Ibid.*, pp. 77-118.

Toutefois, il est enrichi par une série de rapports épistolaires du groupe Social-Démocrate de Tabriz, qui témoignent d'une sincère volonté de ceux-ci de réussir dans leur effort révolutionnaire<sup>15</sup>. Cet aspect géographique du rôle ouvrier et transfrontalier de la région est également observé et soutenu par Houri Berberian. Développant sur cet aspect pluri-identitaire des Arméniens d'Iran et sur l'effet de *nid révolutionnaire* qui surgit au Caucase, Berberian démontre également que, ne se contentant pas uniquement de transmettre des idées occidentales, les penseurs qui forment le Groupe de Tabriz émettent leurs propres réflexions originales, imprégnés d'influences étrangères et locales<sup>16</sup>. Chaqueri et Berberian nous permettent, par leurs conclusions, d'apprécier l'importance jouée par le contexte qui entoure la région et favorise un essor révolutionnaire pendant une certaine période. Un point qui en découle, mais n'est pas expressément cité, est le fait qu'un certain nombre de facteurs sont requis pour rendre cet environnement viable : déplacements fluides au travers des frontières, libre circulation d'idées, notamment en Russie, un certain manque de centralisation en Perse<sup>17</sup>, ainsi qu'une solidarité inter-travailleurs<sup>18</sup>.

Dans son ouvrage intitulé *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions (1878-1920)*, Anahide Ter Minassian met en avant une certaine disparité régnant dans la communauté arménienne à l'aube du XX<sup>ème</sup> siècle, qui contraste avec la description de Nercissians. En effet, elle fait remarquer que, à l'ère de la révolution industrielle, les Arméniens de Perse sont divisés en différentes classes sociales (paysannerie pauvre, classe moyenne urbaine artisanale et clergé propriétaire terrien)<sup>19</sup>, auxquels nous pouvons ajouter des clivages politiques, notamment entre *Hnchak* et *Dachnak* pour une tranche lettrée, et avec une influence majeure de l'Eglise et des figures formées par son clergé et notables. Ce point est important à retenir ; s'il est difficile d'obtenir des statistiques précises sur la question, il paraît naturel que les différentes couches de la société n'eussent pas un accès égal à la littérature révolutionnaire. Néanmoins, Ter Minassian démontre les différentes manières dont la communauté arménienne put prendre part aux actions : apports théoriques et idéologiques, soutien militaire et matériel avec les partisans, appui diplomatique et de propagande au travers des missions et de la diaspora en Occident<sup>20</sup>. Elle met par ailleurs en évidence une des limites qui restreint la marge de manœuvre des Arméniens en Perse : les barrières du langage<sup>21</sup>. Ce point est corroboré en outre dans les écrits de certains des activistes du groupe de Tabriz<sup>22</sup>. Finalement, en plus de la participation cruciale à la révolution constitutionnelle, la communauté arménienne d'Iran a également été instrumentale à la création d'une gauche politique dans ce pays. Problématique déjà constatée par les historiens Ahmad Kasravi

---

<sup>15</sup> Il est rendu évident par leurs lettres que les activistes impliqués au sien du Groupe social-démocrate de Tabriz démontrent une grande volonté d'agir dans les lignes de leurs idéaux révolutionnaires, n'hésitant pas à demander le conseil des penseurs qui les inspirent, tel que Karl Kautsky, montrent une admiration pour leurs camarades iraniens et azéris, comme Sattar Khan, affirmant un détachement marqué au nationalisme ou l'indépendantisme arménien (qu'ils estiment bourgeois) et font preuve de leurs soucis de s'impliquer autant que possible au sein-même de la société iranienne pour propager leurs idées.

Cf. Archavir TCHILINKIRIAN, « Archavir Tchilinkirian to Karl Kautsky (July 1908) », in Cosroe CHAQUERI (ed.) *The Armenians of Iran, op. cit.*, pp. 313-315; Archavir TCHILINKIRIAN, « Archavir Tchilinkirian to Georgii Plekhanov (December 1908) », in Cosroe CHAQUERI (ed.), *The Armenians of Iran, op. cit.*, pp. 335-337; Joseph KARAKHANI, « Joseph Karakhanian to Georgii Plekhanov (September 1905) », in Cosroe CHAQUERI (ed.), *The Armenians of Iran, op. cit.*, pp. 311-312; Vasso A. KHACHATURIAN, « Vasso Khachaturian to Georgii Plekhanov (November 1908) », in Cosroe CHAQUERI (ed.), *The Armenians of Iran, op. cit.*, pp. 324-330 ; Tigran DERVICHE, « Tigrane Derviche to G. V. Plekhanov (December 1908) », in Cosroe CHAQUERI (ed.) *The Armenians of Iran, op. cit.*, pp. 338-344.

<sup>16</sup> Houri BERBERIAN, « Traversing boundaries and selves: Iranian-Armenian identities during the Iranian Constitutional Revolution », in *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 2005, Vol. 25, No. 2, pp. 108-112.

<sup>17</sup> Un symptôme du manque de pouvoir central fort sous les Qadjars est le succès des provinces frontalières qui ont accès aux marchés du travail et aux opportunités des pays voisins, en particulier l'Azerbaïdjan iranien.

<sup>18</sup> Nous verrons plus tard que, malgré une entente constatée entre ouvriers turcs/azéris et arméniens pendant une période (cf. Vasso A. KHACHATURIAN, « Vasso Khachaturian to Georgii Plekhanov (November 1908) », in Cosroe CHAQUERI (ed.), *The Armenians of Iran, op. cit.*, pp. 325-326), les violences ethnoreligieuses de la guerre arméno-tatare de 1905 et du Génocide arménien rendent les rivalités identitaires supérieures à la camaraderie de classe (cf. Anahide TER MINASSIAN, *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions (1878-1920)*, Paris, Éditions Karthala, 2015, pp. 41-42).

<sup>19</sup> Anahide TER MINASSIAN, *op.cit.*, p. 29.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>22</sup> Cf. Vasso A. KHACHATURIAN, « Vasso Khachaturian to Georgii Plekhanov (November 1908) », *op. cit.*, p. 330.

et Ervand Ebrahimian<sup>23</sup>, bien qu'elle ne fût longtemps ignorée par l'historiographie, Cosroe Chaqueri élabore encore une fois la question dans divers ouvrages et articles. Pour ce dernier, pour comprendre la naissance du socialisme iranien, qui prendra sa forme la plus célèbre à partir de 1941 avec le parti *Tudeh*, il est nécessaire de remonter bien avant et s'intéresser aux groupuscules qui naissent dans l'Azerbaïdjan iranien sous la guidance d'un milieu intellectuel bourgeois arménien, avec le groupe socialiste de Tabriz et le Parti Démocrate d'Iran notamment.<sup>24</sup> En effet, si le parti *Tudeh* parvient à rapidement gagner du succès et recruter un soutien considérable, les travaux de fondations nécessaires à cette réussite sont à chercher bien avant sa création, qui devient la continuation d'un socialisme ayant trouvé ses racines dans les efforts révolutionnaires de la période de 1905 à 1911. Si Chaqueri regrette le manque d'études systématiques sur l'entre-deux-guerres<sup>25</sup>, notre travail montrera comment cette phase aura suscité une nécessité pour les groupes associés à l'extrême gauche de se cacher pour survivre aux répressions de Reza Shah à partir de 1925, expliquant ainsi comment ceux-ci reviennent sur le devant de la scène si promptement dès son abdication en 1941.

*Entre guerres et révolutions : chocs, transformations et chaos de 1905 à 1925*

Le processus communément défini comme « révolution constitutionnelle perse » est le sujet de points de vue variés chez les historiens, notamment concernant ses dates de début et de fin ; certains le placent entre 1905 et 1909 ou 1911, d'autres entre 1906 et 1912, tandis que les péripéties qui se développent avec le conflit de 1914-1918 et de la guerre civile russe peuvent être considérées comme ayant un impact prolongateur sur ce phénomène. Ervand Abrahamian, un auteur phare du sujet concerné, catégorise la période instable précédant 1905 comme l'une de protestations, marquée notamment par la révolte du tabac en 1891-1892, avec l'organisation graduelle de comités révolutionnaires et la crise économique résultant de la guerre russo-japonaise, les nouvelles vagues de démonstrations de 1905 vont culminer en véritable révolution en août 1906<sup>26</sup>. Abrahamian pointe du doigt avant tout l'Occident lorsqu'il cherche à expliquer les causes de la Révolution, et ce pour diverses raisons. Premièrement, la pénétration économique de l'Ouest menaça les *Bazars* urbains locaux, menant ceux-ci à s'unifier en une forme de classe moyenne transrégionale<sup>27</sup>. En second lieu, le contact avec l'Occident apporta également des nouveaux concepts et aspirations, mais également la formation d'une classe moyenne professionnelle travaillant à de nouvelles occupations (notamment de fonctionnaires), formant ainsi un fossé entre le despotisme traditionaliste, et les nouvelles idées libérales de cette intelligentsia en formation<sup>28</sup>. Cette explication doit être toutefois nuancée. Tout d'abord, il est nécessaire de garder en tête le contexte dans lequel Abrahamian écrit : à l'époque de la Révolution islamique, les griefs sont portés sur les puissances occidentales accusées de tous les maux de la nation. Ce prisme néglige une série de facteurs internes au déclin de la dynastie *qadjare*, tels que l'adoption tardive de la presse à imprimer, les dépenses excessives des souverains dans leurs loisirs, voyages et palais<sup>29</sup>, ou encore le délaissement de l'armée impériale au profit de bandes armées féodales. Ensuite, s'il est vrai qu'Abrahamian marque bien le début de la reconnaissance dans l'historiographie du rôle des Arméniens dans la Révolution constitutionnelle, il se concentre parfois sur leur impact « dur », autrement dit, en soutien armé et politique direct, lors des révoltes contre les forces monarchistes<sup>30</sup> (et, plus tard, la formation du parti *Tudeh*), mais ne mentionne pas le travail « doux » en amont, qui leur permet de relayer des penseurs qui

---

<sup>23</sup> Cf. Ervand ABRAHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.* ; livre où plusieurs mentions sont faites des Arméniens, en particulier dans leurs liens avec la gauche ; Chaqueri cependant n'estime visiblement pas les mentions faites dans cet ouvrage comme suffisantes, déplorant l'absence de considérations sérieuses de la part de l'historiographie, ne citant qu'Ahmad Kasravi, qui selon lui ne s'arrête que sur la personne de Yeprem Khan (in Cosroe CHAQUERI, *The Armenians of Iran*, *op. cit.*, p. 126).

<sup>24</sup> Cosroe CHAQUERI. « Armenian-Iranians and the Birth of Iranian Socialism (1905-1911) », in Cosroe CHAQUERI (ed.) *The Armenians of Iran*, *op. cit.*, pp. 77-118.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>26</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 69-81.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 50-51.

<sup>29</sup> Voir par exemple, les extravagants tours d'Europe de Nasser Eddine Shah en 1873, 1878 et 1889, ou les chantiers luxueux du palais du Golestan.

<sup>30</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 110-115.

seront influents en Perse, tel que Jean Jaurès<sup>31</sup>. Si les premières presses à imprimer iraniennes arrivent à Tabriz en 1815-1817, sous l'initiative du prince Abbas Mirza Qajar, dans le but de faire avancer ses réformes militaires, elles restent longtemps marginales<sup>32</sup>. Les caractères d'imprimerie persans restaient rares, le manque de machinerie et la géographie du territoire perse rendaient le développement de l'imprimerie difficile, et beaucoup de livres imprimés en circulation étaient des traductions de la Bible en provenance de missionnaires britanniques ou russes<sup>33</sup>. Les Arméniens de Djolfa en revanche restaient les détenteurs premiers de presse à imprimer locales, dès les premiers modèles en bois<sup>34</sup>. Pour ajouter une autre lecture des événements déclencheurs de la révolution, Archavir Tchilinkirian en est contemporain, et en tant que membre du groupe social-démocrate de Tabriz, il rédige sa propre analyse de la situation. S'il constate, comme Abrahamian, le rôle de la pénétration occidentale, il dresse également un tableau de l'ampleur de la corruption qui fait de l'État *qadjar* une forme de kleptocratie<sup>35</sup>. Avec son prisme marxiste cependant, il ne trouve pas les géniteurs de la révolte dans une intelligentsia de classe moyenne, mais dans les masses désespérées par l'inflation et la faim, qui prennent la rue en répondant à l'appel d'un clergé désemparé en 1906<sup>36</sup>. Il concède toutefois que si le mouvement commence d'en bas, ce sont avant tout les classes bourgeoises qui profitent de ses apports<sup>37</sup>.

Les efforts des manifestants mènent à l'adoption d'une constitution que Mozzafar Eddine Shah finit par ratifier, alors qu'il est hospitalisé et mourant, qui sera tout de suite réfutée par son fils Mohammad Ali Shah<sup>38</sup>. Au-delà des ambitions du pouvoir et de l'opposition cependant, Russes et Britanniques jouent chacun leurs stratégies pour accroître leur mainmise sur la dynastie affaiblie ; Londres soutenant ainsi dans un premier temps les parlementaires, et St-Petersbourg le coup d'État du nouveau prince. Si ce dernier reçoit une armée de cosaques pour mener à bien sa tentative, ces ennemis venus de l'extérieur mènent les opposants à s'unifier contre l'envahisseur : Yeprem Khan parvient à rallier à sa bannière sociaux-démocrates, sociaux-révolutionnaires et *Dachnaks* à Tabriz, dans un comité de résistance secret nommé en honneur de Sattar Khan<sup>39</sup>. La lutte armée qui s'ensuivra permettra aux constitutionnalistes de maintenir leurs avancées, marquant leur victoire en marchant sur Téhéran, poussant le Shah à s'exiler en 1909 et céder le trône à son jeune fils Ahmad, mais elle isolera aussi le nid révolutionnaire de Tabriz, qui reste assiégé et donc isolé du centre pendant les affrontements<sup>40</sup>.

Alors que la première guerre mondiale éclate, une insurrection parallèle va avoir lieu dans la province de Gilan en Perse, sous l'égide du leader Mirza Kouchik Khan et de son mouvement, les *Jangalis*. La situation durant le conflit est catastrophique pour l'Iran : des forces étrangères empiètent sur leur territoire, sans que Téhéran ne puisse s'y opposer, et s'approvisionnent en pillant les réserves locales, le pouvoir royal est au plus faible mais le parlement reste trop divisé pour être efficace, et les ravages des combats génèrent réfugiés, famines, épidémies et violences. Les estimations du bilan humain engendré varient énormément. Certains historiens, comme Abrahamian, mais également Homa Katouzian, se basant sur les rapports des attachés britanniques en Perse, arrivent au nombre de deux millions de morts<sup>41</sup>. D'autres, plus controversés, tels que Mohammed Gholi Majd spéculent jusqu'à dix millions, ce qui représenterait la moitié de la population, montant sans aucun doute exagéré<sup>42</sup>. Enfin, Amir Afkhami prend pour sa part une approche plus prudente ;

<sup>31</sup> Hourì BERBERIAN, « Nest of Revolution: The Caucasus, Iran, and Armenians », in Rudi MATHEE & Elena ANDREEVA (ed.), *Russians in Iran: Diplomacy and Power in the Qajar Era and Beyond*, Londres/New York, I.B.Tauris, 2018, p. 109.

<sup>32</sup> Nile GREEN, « Persian print and the Stanhope revolution: Industrialization, evangelicalism, and the birth of printing in early Qajar Iran », in *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 2010, Vol. 30, No. 3, pp. 479-480.

<sup>33</sup> *Ibid.*, pp. 483-484.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 490.

<sup>35</sup> Archavir TCHILINKIRIAN, « The Persian Revolution », *op. cit.*, pp. 205-210.

<sup>36</sup> *Ibid.*, pp. 221-222.

<sup>37</sup> *Ibid.*, pp. 223-226.

<sup>38</sup> Cosroe CHAQUERI, « Armenian-Iranians and the Birth of Iranian Socialism (1905-1911) », *op. cit.*, pp. 79-80.

<sup>39</sup> Hourì, BERBERIAN. *Armenians and the Iranian Constitutional Revolution of 1905—1911: The Love for Freedom Has No Fatherland*, New York, Routledge, 2018 p. 132.

<sup>40</sup> Archavir TCHILINKIRIAN, « The Persian Revolution », *op. cit.*, p. 235.

<sup>41</sup> Ervand ABRAHAMIAN, *The coup: 1953, the CIA, and the roots of modern US-Iranian relations*, New York, The New Press, 2013, pp. 26-27; Homa KATOUZIAN, *Iran: A beginner's guide*, Londres, Oneworld Publications, 2013, p. 1934.

<sup>42</sup> Mohammad Gholi MAJD, *The Great Famine & Genocide in Iran: 1917-1919*, Lanham, University Press of America, 2013, p. 78.

reconnaissant l'impossibilité de connaître les statistiques démographiques d'avant-guerre exactes, il se contente de calculer que les dégâts auraient touché une (large) fourchette représentant 8 à 21% de la population de 1914<sup>43</sup>.

Kouchik Khan, vétéran de la révolution constitutionnelle, tente d'échapper au chaos en s'opposant aux ingérences qui sapent le pays ; son insurrection n'est ainsi pas à vocation séparatiste. Les Arméniens s'avèreront être des alliés cruciaux à sa cause : ils ont l'expérience du combat par suite du siège de Tabriz, ils veulent défendre leurs frères d'Anatolie en affrontant les Ottomans qui tentent de les persécuter même au-delà de leurs frontières et ils partagent les idéaux révolutionnaires des *Jangalis*<sup>44</sup>. Aram Arkun fait remarquer néanmoins que la situation reste délicate : dans un contexte teinté de tensions ethnoreligieuses grandissantes, la région restant à majorité musulmane et de surcroît aux portes de l'Azerbaïdjan iranien, des officiers ottomans tentent un recours au panislamisme pour convaincre, sans succès, les *Jangalis* de s'en prendre aux Arméniens<sup>45</sup>. Des cas de violences isolés auront néanmoins lieu et certains Arméniens prendront parti aux côtés du Tsar<sup>46</sup>. Kouchik Khan se déclare cependant défenseur des Arméniens, qu'il qualifie de leurs mentors dans la révolution constitutionnelle<sup>47</sup>. En Russie, la guerre civile succède à la révolution en 1917, qui se propage également au Caucase ; les Ottomans prennent brièvement Bakou durant le chaos résultant, mais sont repoussés, tandis que la République Socialiste Soviétique de Perse (aussi appelée Soviet de Gilan) est établie en 1920 à Rasht, avec Kouchik Khan à sa tête<sup>48</sup>. En parallèle à cela, le parti communiste iranien est établi à Anzali ; celui-ci est l'ancêtre direct du futur *Tudeh*, qui se formera en 1941<sup>49</sup>. A ce moment, la crise politique iranienne était à son paroxysme : une force expéditionnaire britannique occupait le sud, des troupes soviétiques se battaient au nord, et une alliance de circonstance des révolutionnaires en Azerbaïdjan et la République de Rasht s'apprêtait à marcher sur Téhéran, où le parlement tentait en vain de ratifier un accord anglo-iranien<sup>50</sup>. Au cœur de cette débâcle, un colonel de la brigade des cosaques, Reza Khan, marche sur Téhéran avec ses troupes ; il force le Shah à nommer premier ministre son allié, Sayyid Zia Tabatabai, figure politique réformatrice prééminente. Son coup d'État est un succès, Reza Khan se fait nommer chef des armées (*sardar-e sepalh*) et un traité d'amitié est fait avec l'Union Soviétique, abrogeant ainsi le traité anglo-iranien, mais annulant la dette qui était due au régime du Tsar et marquant le retrait des troupes bolchéviques à Gilan, en échange de l'assurance que le territoire perse ne serait pas utilisé pour lancer une attaque contre les Soviétiques<sup>51</sup>. Suivant le coup d'État et le retrait de l'armée rouge, la République Socialiste Soviétique de Rasht est dissoute en septembre 1921. Il est difficile d'exagérer la réussite que représente ce coup de poker stratégique, résolvant d'une salve une multiplicité de problématiques qui stoppaient alors toute tentative de déblocage. Par conséquent, il est facile de comprendre en quoi Reza Khan est alors salué pour beaucoup comme un leader ingénieux et victorieux, un respect gagné par les armes qui lui vaudra le soutien de nombres d'acteurs.

Cette synthèse des événements permet de mettre en évidence plusieurs faits. Premièrement, il est essentiel de réaliser que, le 21 février 1921, lorsque Reza Khan et ses troupes marchent sur Téhéran, le pays connaît alors une situation d'instabilité forte depuis plus d'une décennie, y compris de conflit armé violent, ce qui peut expliquer un désir de retour à l'ordre chez certains politiciens qui s'affichera dans la phase suivante. Deuxièmement, les luttes au nord de l'Iran sont modelées et influencées par celles qui ont lieu dans le voisinage : première guerre mondiale, guerre civile russe, conflit arméno-tatare. Enfin, en gardant le point précédent en tête, les puissances impliquées tentent de mener à bien leurs stratégies en utilisant notamment les discordes ethnoreligieuses pour semer la division : les Ottomans l'ont fait en incitant à la violence contre les Arméniens, et les Soviétiques, en attisant ces mêmes rivalités pour soutenir les socialistes de Bakou<sup>52</sup>.

---

<sup>43</sup> Amir AFKHAMI, « Compromised constitutions: the Iranian experience with the 1918 influenza pandemic », in *Bulletin of the History of Medicine*, 2003, Vol. 77, No. 2, p. 391.

<sup>44</sup> Aram ARKUN, « Armenians and the Jangalis », in *Iranian Studies*, 1997, Vol. 30, No. 1-2, pp. 27-29.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>46</sup> *Ibid.*, pp. 32; 35-36.

<sup>47</sup> *Ibid.*, pp. 38-39.

<sup>48</sup> *Ibid.*, pp. 44-47.

<sup>49</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, p. 115.

<sup>50</sup> *Ibid.*, pp. 115-117.

<sup>51</sup> *Ibid.*, pp. 117-118.

<sup>52</sup> Aram ARKUN, « Armenians and the Jangalis », *op. cit.*, p. 51.

L'historiographie concernant le règne de Reza Shah continue d'être le sujet de débats. Haï par certains, adoré par d'autres, les biais sont souvent forts dans les analyses, et livres et articles continuent d'être régulièrement publiés, l'un des derniers ouvrages d'anthologie en date étant celui du célèbre politologue Sadegh Zibakalam en 2019<sup>53</sup>. Si son héritage reste controversé, il est certain que Reza Shah impacta profondément l'histoire de son pays, au travers d'une politique de modernisation autoritaire radicale, mais le contexte mouvementé de son règne, avec des enjeux extérieurs et internes, nécessitent une lecture nuancée et délicate afin de ne pas tomber dans les pièges des partis-pris.

Concernant son ascension au trône, qui se fait graduellement entre le coup d'État de 1921 et sa proclamation en 1925, il s'agit avant tout, pour Mohammad Reza Ghods, non pas d'une stratégie personnelle de prise de pouvoir, mais d'une lutte entre deux courants, qu'il nomme les *organisationnalistes* et les *anti-organisationnalistes*, les premiers favorisant la centralisation et le retour à la stabilité, percevant ainsi le colonel Reza Khan comme une figure utile à ce dessein, ce après le refus de Kouchik Khan de remplir ce rôle, et les derniers soutenant les mouvements locaux révolutionnaires tels que ceux de Gilan et d'Azerbaïdjan<sup>54</sup>. Cette vision ne cède ainsi pas à la tentation de la simplification par la théorie des « grands hommes ». Dans un contexte marqué par des conflits internes et des ingérences étrangères, le besoin d'un gouvernement fort, doté d'une armée nationale, se fait ressentir, et serait la source du succès des prises de décisions qui confèrent de plus en plus d'autorité à Reza Khan d'après Ghods ; cet argument est également celui de l'historien Ahmed Kasravi<sup>55</sup>. D'autres perçoivent le phénomène comme un résultat inévitable dans une vision cyclique de l'histoire, retraçant un parcours structuraliste de la Perse à travers les siècles entre périodes de stabilité puis de bref chaos, comme le fait Homa Katouzian<sup>56</sup>. Celui-ci reconnaît néanmoins le combat qui se menait entre ce qu'il définit comme « les forces du chaos contre celles de l'ordre », ces dernières l'emportant face au pragmatisme de l'opposition, qui salue finalement la sécurité quitte à sacrifier leurs idéaux<sup>57</sup>. Il admet le soutien britannique que Reza Khan reçoit au départ, mais précise que celui-ci ne suffit pas à expliquer son succès : le colonel connaît alors une popularité assurée tant dans les masses populaires que les cercles d'élites et de l'intelligentsia<sup>58</sup>. Nous pouvons aussi ajouter à cela le fait que, bien qu'il ait fait reculer l'influence russe en Iran, profitant aux ambitions de Londres, avec le premier ministre Tabatabai, il orchestre le rejet de l'accord anglo-iranien, jouant ainsi un double jeu contre les Britanniques. Stéphanie Cronin apporte une autre explication encore à cette montée au pouvoir, percevant une rivalité entre une gendarmerie menée par le constitutionnaliste Mohammad Taqi Khan Pessian, représentant une intelligentsia progressiste inspirée des principes modernes occidentaux, et l'armée de la brigade cosaque de Reza Khan, symbole d'une force réactionnaire conservatrice<sup>59</sup>. Nous verrons plus tard qu'une idéologie réactionnaire n'exclut pas nécessairement un désir de modernisation d'inspiration occidentale sous le nom certes paradoxal de « parti du progrès ». Abrahamian quant à lui met en avant premièrement une position militaire consolidée par une série de campagnes à succès, notamment contre les Jangalis, mais également contre les nomades, dont les ravages pesaient sur la population sédentaire, et enfin par la cooptation de tout une série de flots de revenus, ainsi que des jeux d'alliances calculés<sup>60</sup>. En effet, celui-ci insiste sur le fait que sans un soutien civil populaire et parlementaire, son ascension au trône n'aurait pas pu être durable<sup>61</sup>. Ainsi, Reza Khan parvient à négocier avec des partis fondamentalement opposés les uns aux autres, tendant l'oreille tant aux conservateurs qu'aux réformateurs, aux séculaires et aux religieux, utilisant la conscription obligatoire pour affaiblir la noblesse, et parvenant ainsi à se faire élever par le parlement à la position de nouveau Shah<sup>62</sup>. Malgré ces divergences,

---

<sup>53</sup> Sadegh ZIBAKALAM, *Reza Shah*, Londres, H&S Media, 2019.

<sup>54</sup> Reza M. GHODS, « Iranian Nationalism and Reza Shah », in *Middle Eastern Studies*, Vol. 27, No. 1, 1991, pp. 35-36.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>56</sup> Homa KATOUZIAN, « State and society under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *Men of Order: Authoritarian Modernization Under Atatürk and Reza Shah*, Londres/New York, Tauris, 2004, pp. 13-14.

<sup>57</sup> *Ibid.*, pp. 17-18.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>59</sup> Stéphanie CRONIN, « The Army, Civil Society and the State in Iran: 1921-1926 », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 130-132.

<sup>60</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp.119-120.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>62</sup> *Ibid.*, pp. 130-135.

un point sur lequel les différents auteurs s'accordent est le fait qu'une fois devenu roi, Reza Shah Pahlavi devient de plus en plus autoritaire, arbitraire et despotique<sup>63</sup>.

Couronné en 1926, Reza Shah n'est pas immédiatement souverain absolu, il passe le début de son règne à devoir encore diminuer le pouvoir du parlement, jusqu'à ce que celui-ci ne devienne graduellement plus que symbolique, à partir de 1927. Il utilise son règne pour tenter une modernisation rapide de son pays sur le modèle européen, dans un processus très similaire à celui qui a alors lieu dans la Turquie de Moustapha Kemal Atatürk, dont il tire une inspiration évidente. Expliquant le succès du Shah dans sa progressive suppression du multipartisme en Iran, Matthew Elliot met en avant le fait que les partis de la révolution constitutionnelle ne bénéficiaient pas d'un large soutien populaire, étant généralement l'œuvre d'élites intellectuelles<sup>64</sup>. Reza Shah a su, à l'inverse, pratiquer une forme de populisme, qui peut être comparé à celui exercé par les mouvements fascistes qui lui sont contemporains, notamment en Italie, gagnant ainsi en popularité. Poussant la comparaison plus loin, l'auteur Matthew Elliot montre comment *Iran-e now*, qui devait cémenter l'idéologie du leader en un parti politique plutôt qu'un unique despote, échoua dans sa tentative de s'imposer à la manière dont ont pu le faire les fascistes de Mussolini par exemple<sup>65</sup>. Cela n'empêcha pas pour autant le monarque de mener sa politique de réformes d'une main de fer, devenant ce faisant abhorrer, même par ses anciens alliés, pour son autoritarisme<sup>66</sup>.

Les mesures de modernisation par l'occidentalisation touchèrent à tous les domaines, de l'armée aux habits. Ainsi, le costume occidental devint obligatoire, ce qui généra la colère des religieux, avant d'être réprimés encore davantage par l'interdiction du voile en 1935, qui résultera à son tour en violences et manifestations réprimées dans le sang<sup>67</sup>. L'uniformisation des vêtements en revanche, démontre Houchang Chehabi, signifia également la fin des distinctions physiques entre les différentes castes de la population, l'habillement traditionnel permettant autrefois de les distinguer, rendant notamment les Arméniens moins discernables<sup>68</sup>. Au niveau de l'éducation, les écoles autrefois institutions religieuses (les *maktab*), dont l'efficacité laissait à désirer au vu du taux élevé d'illettrés, sont remplacées par un plan étatique centralisé et d'inspiration française<sup>69</sup>. Jadis centrée sur le Coran, la formation se sécularise au travers d'un nouveau ministre de l'Éducation, dont beaucoup des membres ont reçu une scolarité dans les écoles des missionnaires chrétiens établis en Iran, mettant la langue persane au centre dans un processus qui ira jusqu'à bannir l'apprentissage de l'arabe en 1930<sup>70</sup>. Cet interdit va de pair avec un nouveau récit national, similaire à celui que l'on observe dans la Turquie d'Atatürk, visant à purger la langue de ses mots d'emprunt arabes<sup>71</sup>. John R. Perry retrace comment le corps en charge de cette opération, le *Farhangestan*, tenta ainsi de recréer un persan nouveau, modifiant grammaire et vocabulaire, en se traçant dans la lignée des efforts de Ferdowsi et de son *Shâh-Nâme* dans une vision idéalisée, mais laissant la tâche aux politiciens et généraux plutôt qu'aux linguistes<sup>72</sup>. Toutefois, il conclut que, si Atatürk parvient à réaliser son projet de monolinguisme, l'Iran reste un pays plurilingue, mais dont l'attachement à la langue se poursuit au travers d'une fierté historique culturelle<sup>73</sup>. Enfin, le concept qui cimente tant les nouvelles idées des réformes que la centralisation rapide du pays est un nationalisme nouveau, qui, comme sa contrepartie turque kémaliste, mêlera un imaginaire préislamique glorifié à une forme d'*occidentophilie*. Reza Zia-Ebrahimi démontre comment le régime du Shah, avec l'apport

---

<sup>63</sup>Stéphanie CRONIN, « The Army, Civil Society and the State in Iran: 1921-1926 », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, p. 133; Homa KATOUZIAN, « State and society under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 36-37; Reza M. GHODS « Iranian Nationalism and Reza Shah », *op. cit.*, p. 35; Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 137-138; etc.

<sup>64</sup>Mathew ELLIOT « New Iran and the Dissolution of Party Politics under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, p. 66.

<sup>65</sup>*Ibid.*, p. 68.

<sup>66</sup>Homa KATOUZIAN, « State and society under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 36-38.

<sup>67</sup>Houchang CHEHABI, « Dress Codes for Men in Turkey and Iran », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 219-224.

<sup>68</sup>*Ibid.*, pp. 226-227.

<sup>69</sup>Amin BANANI, *The Modernization of Iran: 1921-1941*, *op. cit.*, pp. 85-89.

<sup>70</sup>*Ibid.*, pp. 89-92.

<sup>71</sup>John R. PERRY, « Language Reform in Turkey and Iran », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 239-244.

<sup>72</sup>*Ibid.*, pp. 238-239; pp. 244-247.

<sup>73</sup>*Ibid.*, p. 253.

de ses penseurs futuristes, notamment Hassan Taqizadeh, va créer une idéologie identitaire, qui, s'inspirant entre autres des discours raciaux nazis, « auto-orientalisera » un Iran mythifié, dans lequel l'Islam et les Arabes seront perçus comme bouc émissaire du déclin. Celui-ci déconstruit un discours qui persiste à ce jour : les discours aryanistes faisant alors surface en Allemagne nazie, et jouissant d'un attrait particulier en Iran, qui serait le terreau d'origine du supposé « peuple arien », tant bien même que le terme arien lui-même soit tombé en désuétude là-bas avant d'être réintroduit par néologisme<sup>74</sup>. Reza Shah ira alors jusqu'à officiellement renommer son pays en 1934, de Perse à Iran, en référence à cette prétendue ascendance aryenne<sup>75</sup>. Ce nouveau récit national sera enseigné aux enfants dans les cadres scolaires, où il est fait mention de leur fraternité avec les peuples germaniques, tandis qu'avec le rapprochement géopolitique du Shah et Hitler qui s'opère dans un contexte d'impérialisme anglo-soviétique redouté, les attachés culturels allemands cultiveront ces idées dans leur propagande, notamment avec Radio Berlin<sup>76</sup>.

Le parti *Iran-e now* affichera ouvertement son inspiration nazie dans son idéologie, de même que certains journaux tels que *Nâmayeh Iran-e Bâstân*<sup>77</sup>. Ce discours nationaliste puise ses racines dans une tradition qui se base sur l'œuvre des orientalistes, surtout allemands, par le biais de penseurs iraniens qui se feront nommer « Cercle de Berlin », ville où ceux-ci sont basés. Ce groupe est l'objet d'une étude poussée de Afshin Matin Asgari, qui documente les phases de ce nationalisme naissant, sa vision paradoxale de l'Occident et ses principes, sur lesquels nous reviendrons plus en détail dans l'analyse<sup>78</sup>. Toutefois, dans la perspective de ce travail, il faut constater que les minorités non musulmanes ne sont par conséquent pas particulièrement ciblées par ce nationalisme. L'archaïsme, le déclin et le retard étant attribuées avant tout à l'Islam et aux Arabes (et dans une moindre mesure, à l'appétit impérialiste des forces coloniales), les Arméniens ne sont par exemple pas la proie de discrimination de ce nouveau nationalisme, encore moins les Zoroastriens qui deviennent alors presque fétichisés pour leur caractère ancestral. Malgré cette déduction, il est nécessaire de préciser que des mentions explicites de la perception des Arméniens d'Iran dans le nationalisme de l'ère de Reza Shah ne sont, à ce jour, pas documentées, en revanche, ceux-ci furent impactés par les efforts d'assimilation des non persanophones, avec la fermeture de leurs écoles et l'arrêt de leurs imprimeries dès 1938<sup>79</sup>. Autrement dit, ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas ciblés de manière explicite qu'ils ne subissent pas la politique d'assimilation qui touche la population entière.

Ajoutons enfin à cela que, pour comprendre le fonctionnement de l'État perse, il est essentiel de ne pas tomber dans les pièges des prismes nationalistes. En tant qu'empire, par nature pluriethnique, la Perse ne répond pas aux attributs de l'État-nation au cours de son histoire. La culture et la langue persane jouent un rôle similaire à leurs équivalents latins dans l'empire romain : adoptées par les dirigeants et élites, et mises en valeur par ceux-ci, il n'est pas nécessaire d'être né dans la province de Fars pour s'afficher persan. Ainsi, beaucoup de dynasties venues de l'extérieur se *persianiseront* pour justifier leur autorité sur ce vaste territoire : les Timurides de Transoxiane, les Safavides d'Ardabil, ou encore les Qadjars aux racines turciques. Ce phénomène traverse par ailleurs les frontières : par le prestige associé, notamment grâce à l'histoire et la littérature qui leur sont associés, des monarques étrangers adoptent la langue et la culture persane, chez les Moghols et les Ottomans par exemple. Emilia Nercissians met en avant ce point en démontrant que le persan, plus qu'un moyen de communication populaire, a été le langage formel du pays, devenant, ce faisant, façonné par les dirigeants d'origines diverses l'apprenant comme seconde langue pour s'afficher dans la lignée historique régnante *persianisée*<sup>80</sup>. Il est important de garder en tête cet aspect pour réaliser que l'absence des Arméniens dans la scène politique iranienne n'était pas une évidence, le pouvoir n'étant pas déterminé par les origines culturelles ou ethniques. Historiquement, les dirigeants ne pratiquent pas même forcément

---

<sup>74</sup> Reza ZIA-EBRAHIMI, « Self-Orientalization and Dislocation: The Uses and Abuses of the “Aryan” Discourse in Iran », in *Iranian Studies*, 2011, Vol. 44, No. 4, pp. 447-454.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 470.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 459; Jeffrey HERF, « Nazi Germany's Propaganda Aimed at Arabs and Muslims During World War II and the Holocaust: Old Themes, New Archival Findings », in *Central European History*, 2009, Vol. 42, No. 4, p. 715, p. 718.

<sup>77</sup> Reza ZIA-EBRAHIMI, « Self-Orientalization and Dislocation: The Uses and Abuses of the “Aryan” Discourse in Iran », *op. cit.*, p. 459.

<sup>78</sup> Afshin MATIN-ASGARI, « The Berlin circle: Iranian nationalism meets German countermodernity », in Kamran Scott AGHAIE & Afshin MARASHI, *Rethinking Iranian nationalism and modernity*, Austin, University of Texas Press, 2021, pp. 49-66.

<sup>79</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>80</sup> Emilia NERCISSIAN, « Life and Culture of Armenians in Iran », *op. cit.*, pp. 32-33.

la religion de la majorité : ainsi, les Safavides convertissent leur pays au Chiïsme qui reste une religion minoritaire à leur arrivée, les Afcharides qui leur succèdent sont de confession sunnite, et les sultans ilkhanides n'hésitent pas à retourner leur veste à plusieurs occasions quant à leur dénomination<sup>81</sup>.

## Question de recherche

La revue de littérature permet de constater une historiographie de plus en plus riche sur le rôle de la communauté arménienne durant la Révolution Constitutionnelle et la genèse de la gauche iranienne, cependant, comme le fait remarquer Cosroe Chaqueri, les années qui suivent ces événements nécessitent davantage de recherche<sup>82</sup>. La problématique de la disparition graduelle des Arméniens de la scène politique iranienne, en parallèle à la montée au pouvoir de Reza Shah, nous mène à notre question de recherche :

Quels sont les facteurs de l'effacement de la communauté arménienne d'Iran de la scène politique ?

Plusieurs pistes semblent possibles, intuitivement, au vu des événements précédemment mentionnés : une réorientation de la part de la minorité arménienne, vers l'indépendance de la République d'Arménie naissante, couplée d'une immigration vers celle-ci, une répression du régime de Téhéran dans sa tentative de centralisation et de *persianisation* par exemple. Or, une explication approfondie et détaillée reste absente. Le but de ce travail est d'explorer les causes possibles de ce phénomène, en se penchant sur une série de facteurs internes et externes, afin d'établir une analyse conceptuelle nous permettant de mieux comprendre la nature et le rôle de l'État et des minorités en Iran et dans la région.

Au niveau interne, il s'agira d'une étude en deux parties. Premièrement, l'évolution de l'intelligentsia arménienne d'Iran : qu'advient-il des penseurs qui ont été influents entre 1905 et 1921 ? Les figures mentionnées dans la revue de littérature ont joué des rôles importants durant la révolution constitutionnelle, mais poursuivent-ils leurs efforts par la suite ? En second lieu, la communauté arménienne d'Iran au sens plus large : comment sa démographie est affectée par le contexte qui l'entoure : génocide, guerres, mouvements de réfugiés, création de la République Socialiste d'Arménie et éventuel exode. Sur le plan externe, ce sera la nature de l'État iranien qui sera traité : quel impact le nationalisme a-t-il sur les minorités ? Qu'advient-il du multipartisme avec le renforcement du régime centralisé despotique de Reza Shah ? En somme, comment la centralisation qui transforme la nature de l'État iranien affecte-t-elle la population arménienne. L'exploration de ces pistes variées permettra ainsi de construire un tableau élargi des enjeux, des causes et des facteurs qui nous offriront une réponse complexe et approfondie à un phénomène jusque-là peu étudié.

## Développement

### *Méthodes d'analyse*

La division en deux axes de cette étude mènera à un emploi de méthodes variées pour l'analyse. Dans l'axe interne, la première partie fera appel à un recensement, en établissant une liste de personnalités politiquement engagées importantes dans la communauté arménienne d'Iran, il s'agira de se renseigner sur leur sort post-guerre civile russe. Pour la part concernant les aspects démographiques de la communauté, un recours devrait être fait idéalement à des sources statistiques. Celles-ci restent cependant limitées et imprécises ; il ne s'agira donc pas ici d'établir des nombres exacts, mais plutôt de chercher des tendances afin d'expliquer ce qu'il advient des Arméniens d'Iran après les événements révolutionnaires. Des déductions devront être établies dans les deux cas pour combler les lacunes par inférences. Les rares informations démographiques qui nous parviennent sont souvent contradictoires et leur fiabilité ne peut pas toujours être établie. Par conséquent, un travail d'assemblage des indices à disposition, s'appuyant sur les observations de la littérature secondaire sera nécessaire pour parvenir à des conclusions effectives.

---

<sup>81</sup> Les premiers ilkhanides pratiquent pendant leur règne tengrisme, bouddhisme, christianisme, sunnisme et chiïsme, avec certains sultans n'hésitant pas à se reconverter à plusieurs reprises : Öljaïtu pratiquera les quatre religions à différents intervalles de sa vie par exemple.

<sup>82</sup> Cosroe CHAQUERI, « The Armenian intelligentsia and Non-Armenian Elites in Modern Times: reciprocal outlooks », in Cosroe CHAQUERI (ed.) *The Armenians of Iran, op. cit.*, p. 132.

L'axe externe quant à lui impliquera une compréhension des doctrines nationalistes qui se forment en Iran sous Reza Shah. Pour cela, ce sont les pensées des idéologues impliqués qui devront être traitées, en ayant en perspective la place des minorités non iraniennes dans la nouvelle nation. Ici, le manque de manifestes formateurs cohérents mènera à une construction d'un tableau provisoire d'un nationalisme encore en gestation, mais dont les lignes directrices sont d'ores et déjà discernables. Enfin, l'ultime plan, celui de l'effondrement du multipartisme sous Reza Shah, puisera dans une série de sources secondaires. La complexité de la question ne saurait se résumer uniquement à des fragments de sources primaires, mais l'historiographie riche, mentionnée en première partie, servira à mettre sur pied une image détaillée de la situation. L'essentiel à cet égard étant les conclusions à tirer des résultats du multipartisme, plutôt que la justification de son existence, qui a déjà été déterminée dans la littérature. Le tableau suivant sert de synthèse des axes.

Plan interne : la communauté arménienne d'Iran	L'intelligentsia arménienne d'Iran : qu'advient-il des penseurs révolutionnaires ?
	La communauté arménienne d'Iran : le sort d'une population impactée par un contexte difficile
Plan externe : l'État iranien sous Reza Shah	L'impact du nationalisme sur les minorités d'Iran
	Le renforcement du despotisme du Shah et la fin du multipartisme

Fig. 1 : Plan du travail (tableau réalisé par l'auteur)

# Analyse

## Plan interne : la communauté arménienne d'Iran

### *Le sort de l'intelligentsia arménienne d'Iran*

S'il est impossible d'établir une liste exhaustive de tous les membres des élites pensantes et leaders arméniens engagés en Iran, nous pouvons néanmoins recenser les membres qui sont cités dans l'historiographie. Ci-dessous se trouvent les personnalités qui apparaissent dans les différents articles et ouvrages décrits dans la revue de littérature. Note : beaucoup d'entre eux ont des alias ou des surnoms, précisés entre parenthèses.

Yeprem Khan (Davidian), 1868-1912 : né dans la province de Ganja, nationaliste arménien, membre du *Dachnak*, devenu l'un des leaders révolutionnaires constitutionnalistes en Iran. Mène le combat armé contre le coup d'État de Mohammad Ali Shah Qadjar ; ses succès militaires le voient nommé chef de la police de Téhéran. Personnage influent auprès d'un grand nombre des noms cités dans la suite de cette liste. Tué en 1912 par les forces loyalistes du Shah. Honoré en tant que héros de la révolution constitutionnelle en Iran<sup>83</sup>.

Avetis Sultanzade (Mikaelian, Sultanovich, Ahmad Sultanzade), 1889-1938 : Arménien d'Iran, natif de Maragheh, éduqué à Erevan, rejoignant en 1912 les Bolchéviques à St-Petersbourg. Rejoint en 1919 le parti de gauche iranien « *Adalat* », puis organisateur du premier congrès du Parti Communiste Iranien (PCI). Sultanzade avait des contacts directs avec Lénine qui lui portèrent préjudice une fois Staline au pouvoir. Représentant du Moyen-Orient au *Comintern*, il se déplaçait fréquemment entre l'URSS et la Perse, publiant des articles et ouvrages politiques, s'intéressant à la question de la révolution socialiste en Iran. S'installant définitivement en URSS où il obtint un poste important dans le système bancaire en 1926, mais continua son implication dans les affaires iraniennes, en écrivant des traités et en traduisant en persan des textes marxistes. Arrêté entre 1936 puis exécuté en 1938 par la police secrète lors des purges staliniennes<sup>84</sup>.

Grigor Elikean/Yeghikian (Astghuni, V. Vasakuni, P. Andréasean, V. Turean, G. Margarean, G. Astluni, et Hnchakean), 1880-1951 : né dans l'Empire ottoman dont il doit s'exiler en 1896, révolutionnaire et écrivain impliqué au sein du *Hnchak* et des *Jangalis*. Publie des écrits sur la social-démocratie et prend part à la révolution constitutionnelle. Conseiller et traducteur auprès de Mirza Kouchik Khan. Expulsé du *Hnchak* pour ses critiques envers l'URSS ; passe le reste de sa vie à écrire de nombreux articles et livres, de fiction et de politique. Engagé dans la gauche progressiste iranienne et opposé au rapprochement durant l'entre-deux-guerres avec la Turquie et l'Allemagne<sup>85</sup>.

Aram Dastakian, 1895- ? : membre du parti *Dachnak*, présent en Iran entre 1917 et 1919 puis occupant plus tard une fonction importante au sein du *Narkomtorg* de la République Socialiste Soviétique d'Arménie (RSSA), il sert d'agent clandestin dans le parti communiste iranien à Tabriz, avant d'être arrêté par les autorités locales en 1922. A joué le pont entre Erevan sous contrôle bolchévique et les communistes de *Haïkoop* en Perse. Arrêté en 1937 par le KGB sous prétexte d'activités anti-soviétiques et exclu du parti ; réhabilité en 1956<sup>86</sup>.

Mirza Malkolm Khan, 1833-1908 : arménien d'Iran éduqué à Paris, il est un partisan de réformes modernisatrices ; il sert d'ambassadeur de Perse sous Nasser Eddine Shah en Autriche, au Royaume-Uni,

---

<sup>83</sup> *Encyclopedia Iranica*, « E'Prem Khan », 15 décembre 2011, accédé le 27 septembre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/eprem-khan>

<sup>84</sup> Cosroe CHAQUERI, « Sultanzade: The Forgotten Revolutionary Theoretician of Iran: A Biographical Sketch », in *Iranian Studies*, 1984, Vol. 17, No. 2/3, pp. 215-35.

<sup>85</sup> *Encyclopedia Iranica*, « Elikean, Grigor E », 13 décembre 2011, accédé le 26 septembre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/elikean-yeghikian>

<sup>86</sup> Taline TER MINASSIAN, « Un exemple du rôle des minorités dans la politique extérieure de l'URSS : Les Arméniens dans la politique soviétique en Iran au début des années 20 », in *Cahiers du Monde russe et soviétique*, 1993, Vol. 34, No.4, pp. 567-568.

en Allemagne et en Italie, où il meurt en 1908. S'il n'est pas un participant direct de la révolution constitutionnelle, il en reste l'un des instigateurs<sup>87</sup>.

Stepan Stepanian, 1866-1915 : Arménien d'Iran nommé représentant de la province perse d'Azerbaïdjan, membre du parti *Dachnak*, invité au congrès de Vienne de 1907 à représenter le mouvement constitutionnaliste<sup>88</sup>.

Stepan Zorian (Rostom Gharakhanian), 1867-1919 : l'un des membres fondateurs du *Dachnak*, éditeur du journal *Droshak* depuis Genève, puis combattant durant les guerres Arméno-Tatares, assista les constitutionnalistes perses lors de la 6<sup>ème</sup> *Majlis*, apprécié notamment au sein du mouvement révolutionnaire arménien pour sa connaissance de la langue persane qui lui permettra de faciliter la communication<sup>89</sup>. Mort à Tiflis âgé de 52 ans.

Sedrak Banvorian, ?- ? : représentant arménien des sociaux-démocrates russes au conseil militaire secret de Tabriz de 1908 aux côtés de Rostom et Rafael Movsesian<sup>90</sup>.

Rafael Movsesian, ?- ? : représentant du parti *Hnchank* invité au conseil militaire secret de Tabriz en 1908<sup>91</sup>.

Stepan Tadeosian (Samson), 1870- 1945 : Influent dans la propagation du *Dachnak* en Perse dans les années 1890. *Fedayi* membre du *Dachnak* actif dans la résistance de Tabriz contre le Shah.<sup>92</sup>

Grish Ter Danielian (Grisha Khan), 1886-1933 : homme de main de Yeprem Khan, membre du *Dachnak* leader de la résistance armée à Tabriz<sup>93</sup>.

Hovsep Hovhannisian, 1881-1975 : associé de Yeprem Khan, membre important du parti *Dachnak* dont le rôle en tant que télégraphiste a été important durant la révolution constitutionnelle, participant et potentiel fondateur du journal *Aravot*<sup>94</sup>.

Nikol Duman (Nikoghayos Ter-Hovhannisyan), 1867-1914 : membre proéminent du parti *Dachnak* durant le siège de Tabriz.

Iskandar Setkhanian, 1865-1953 : s'engage auprès des forces du Tsar contre les constitutionnalistes<sup>95</sup>.

Ashraf Ghavafian (Keri), 1858-1916 : commandant militaire au sein du parti *Dachnak*, s'engage avec Yeprem Khan en soutien aux constitutionnalistes perses ; meurt au combat contre l'armée ottomane.

Khetcho, 1872-1915 : membre du *Dachnak* participant à la Révolution constitutionnelle en tant que combattant aux côtés de Yeprem Khan, mort au combat contre les forces ottomanes.

Membres du Groupe Social-Démocrate de Tabriz :

Tavid Chazarbeguian, ?- ? : leader des sociaux-démocrates de Tabriz <sup>96</sup>.

Hampartsoum Eltchibeguian, ?- ? : membre<sup>97</sup>.

---

<sup>87</sup> Houri BERBERIAN, « The Dachnakstutiu and the Iranian constitutional revolution, 1905–1911 », in *Iranian Studies*, 1996, Vol. 29, No. 1-2, p. 7.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>89</sup> *Ibid.*, pp. 23-34.

<sup>90</sup> *Ibid.*, pp. 26-27.

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Houri BERBERIAN, « History, Memory and Iranian-Armenian Memoirs of the Iranian Constitutional Revolution », in *Critique: Critical Middle Eastern Studies*, 2008, Vol. 17, no. 3, pp. 273-274.

<sup>93</sup> *Ibid.*, pp. 269-270.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>95</sup> Houri BERBERIAN, « Traversing boundaries and selves: Iranian-Armenian identities during the Iranian Constitutional Revolution », in *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 2005, Vol. 25, No. 2, p. 290.

<sup>96</sup> Taline TER MINASSIAN, « Un exemple du rôle des minorités dans la politique extérieure de l'URSS : Les Arméniens dans la politique soviétique en Iran au début des années 20 », *op. cit.*, p. 569.

<sup>97</sup> *Ibid.*

Haroutioun Ohanian, ?- ? : membre<sup>98</sup>.

Arduman Nazarbeguian, ?- ? : membre<sup>99</sup>.

Archak Sarkissian, ?- ? : membre<sup>100</sup>.

Archavir Tchilinkirian,(Anatoli Tchilingirian) ?- ? : membre proéminent du groupe social-démocrate de Tabriz, en contact épistolaire avec Karl Kautsky et Georgi Plekhanov. « Pratiquement expulsé de la scène socio-politique » après la Révolution, pour être resté en Perse plutôt que de rejoindre l'URSS<sup>101</sup>.

Joseph Karakhanian, ?- 1919 : membre du groupe social-démocrate de Tabriz, second secrétaire de la mission soviétique à Téhéran ; exécuté à la frontière soviéto-iranienne par un capitaine cosaque tsariste auprès de son collègue délégué Ivan Kolomiitsev<sup>102</sup>.

Vaso Khachaturian, ?- ? : secrétaire du groupe social-démocrate de Tabriz.

Tigrane Derviche (Ter Hakobian), ?- ? : membre du groupe social-démocrate de Tabriz, auteur d'un mémoire documentant les relations arméno-iraniennes dans le cadre de la lutte révolutionnaire entre 1917 et 1921<sup>103</sup>.

Comme mentionné précédemment, cette liste ne peut être exhaustive ; en son sein-même, des informations font défaut pour plusieurs personnes. En effet, le contexte chaotique qui les entoure réduit les sources disponibles à leur sujet, et, de plus, nombre d'entre eux doivent se cacher sous différents pseudonymes, rendant la documentation difficile. Cependant, les noms les plus importants y figurent (Yeprem Khan, Avetis Sultanzade, Grigor Yeghikean), et des tendances évidentes sont visibles. Premièrement, l'on constate qu'un nombre non négligeable des figures de la révolution décèdent au cours de la période qui forme et suit la guerre civile russe. C'est le cas de certains leaders du registre militaire, qui meurent au combat, souvent en affrontant les forces ottomanes, tsaristes ou les loyalistes du Shah. D'autres sont victimes d'assassinats ou de purges politiques, notamment en URSS. Dans un deuxième temps, en partie par affinité politique avec les Bolchéviques, ou souhaitant rejoindre la nouvelle République Socialiste Soviétique d'Arménie, beaucoup quittent la Perse pour s'établir en URSS. C'est le cas d'auteurs prolifiques, tel que Grigor Yeghikean et Aram Dastakian. Bien que ceux-ci ne perdent souvent pas leur intérêt pour la cause iranienne, ils font face à différentes barrières évidentes : la distance, la censure qui s'établit sous le régime de Moscou, la méfiance graduelle de Téhéran envers son voisin du nord, puis les répressions drastiques menées par la police secrète soviétique qui culmineront avec les purges staliniennes. En effet, un facteur que nous avons mentionné comme crucial au rôle que les Arméniens ont pu jouer dans le mouvement progressiste perse était la fluidité de déplacement transfrontalier ainsi que la libre circulation des idées, phénomènes rendus difficile par les développements qui ont alors lieu. Parmi eux, si certains jouissaient un certain temps d'une position « d'experts en affaires persanes », leur exil les distance de ce contexte, et perdant cette position, d'aucuns quitteront leur engagement politique au profit de carrières académiques en tant qu'orientalistes, davantage à l'abri ainsi des suspicions de la *Tcheka*. Le mémoire de Tigrane Derviche semble indiquer que le sort d'une partie des membres du groupe socio-démocrate de Tabriz résiderait ainsi dans cette reconversion durant l'entre-deux-guerres<sup>104</sup>. En fait, des noms les plus récurrents de la période révolutionnaire, il est pratiquement impossible de trouver une figure qui ait pu rester active et influente dans la politique perse, avec l'exception de Yeghikian. Si certains avaient face à eux un avenir prometteur, comme Yeprem Khan, élu chef de la police de Téhéran, ils sont souvent victimes de l'instabilité qui les entourent et ne survivent pas à leur époque. Bien sûr, toute l'intelligentsia arménienne d'Iran n'est pas recensée ici, mais la disparition d'une partie importante de ses têtes culminantes ne peut être ignorée. Par ailleurs, gardons en tête que cette élite intellectuelle n'est pas représentative de la population entière. C'est pour cette raison que figure par

---

<sup>98</sup> *Ibid.*

<sup>99</sup> *Ibid.*

<sup>100</sup> *Ibid.*

<sup>101</sup> Cosroe CHAQUERI, « Armenian-Iranians and the birth of Iranian socialism (1905-1911) », *op. cit.*, p. 102.

<sup>102</sup> Cosroe CHAQUERI, *The Soviet Socialist Republic of Iran, 1920-1921: Birth of the Trauma*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1995, pp. 149-151.

<sup>103</sup> Taline TER MINASSIAN, « Un exemple du rôle des minorités dans la politique extérieure de l'URSS : Les Arméniens dans la politique soviétique en Iran au début des années 20 », *op. cit.*, pp. 569-570.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 572.

exemple Iskandar Setkhanian, qui s'engage aux côtés du Tsar contre les forces constitutionnalistes. En effet, certains Arméniens s'inscrivent dans une longue tradition philorusse, et une partie non négligeable de leur population vit dans l'Empire russe à l'époque. Par ailleurs, les notables du clergé gardent une influence capitale au sein de leur population, et si peu de mention est faite de ces derniers lors des épisodes révolutionnaires, la peur du sécularisme socialiste est probablement une raison majeure. Il en reste que ces derniers prennent une approche cautionnaire et ne se font pas particulièrement remarquer alors dans la sphère politique. Néanmoins, leurs prises de positions ne sont pas pour autant inexistantes : ainsi, l'archevêque de Tabriz, Melik Tankian, essaie de calmer les divisions au sein de sa communauté en appelant à une entente entre les *Dachnaks* et *Hnchaks*, dont les différends se sont approfondis durant la guerre civile russe<sup>105</sup>. Ci-dessous, un tableau classe le sort des différentes personnes mentionnées dans cette partie.

	Décédés durant les révolutions ou les guerres <sup>106</sup>	Exilés hors de la Perse	Restent actifs en Perse	Sort inconnu
Noms	Yeprem Khan (1912), Mirza Malkolm Khan (1908), Stepan Stepanian(1915), Stepan Zorian (1919), Nikol Duman (1914), Keri (1916), Khetcho (1915), Joseph Karakhanian(1919)	Avetis Sultanzadeh, Aram Dastakian, Stepan Tadeosian, Grisha Khan, Hovsep Hovhannisian, Tigrane Derviche	Grigor Yeghikean, Archavir Tchilinkirian	Sedrak Banvorian, Rafael Movsesian, Iskandar Setkhanian, Tavid Chazarbeguian, Hampartsoum Eltchibeguian, Haroutioun Ohanian, Arduman Nazarbeguian, Archak Sarkissian, Vaso Khachaturian
Nombre	8	6	2	9

Fig. 2 : Sort des figures proéminentes de la Révolution (Tableau réalisé par l'auteur)

<sup>105</sup> Charles C. HART, « Political Attitudes and Affiliations of Persian Armenians: An American Diplomatic Report (1932) » in Cosroe CHAQUERI (ed.), *The Armenians of Iran, op.cit.*, pp. 374-375.

<sup>106</sup> Note : certaines des personnes dans cette catégorie meurent de causes naturelles mais pendant la période temporelle de la Révolution Constitutionnelle.

## Mouvements de populations et impacts démographiques : le sort de la communauté arménienne d'Iran

### *La question du bilan humain de la Grande Guerre*

Avant de pouvoir se pencher sur les mouvements de population, il est important de mentionner une problématique qui a généré une série d'opinions divergentes, celle du bilan humain de la Grande Guerre en Perse. La justification de cette parenthèse réside dans le manque d'information qui l'entoure ; en omettant le potentiel dévastateur du conflit, nous risquerions de passer à côté d'un facteur majeur. Ainsi, si les Qadjars déclarent leur neutralité lors du conflit, leur incapacité à défendre leur sol va mener à des pénétrations de forces étrangères. Britanniques, Ottomans et Russes n'auront de ce fait aucun obstacle leur empêchant de fouler le territoire perse, se ravitaillant aisément dans les stocks de nourriture locaux. Ces réquisitions seraient ainsi l'une des causes de la famine qui frappe le pays, et dont le bilan est l'objet de nombreuses controverses, avec des estimations allant de 2 à 10 millions de morts (ce qui représenterait plus de la moitié de la population d'avant-guerre). Dans les sources contemporaines à l'évènement, l'attaché britannique James Balfour donne la première mention du nombre de 2 millions de décès, chiffre repris par plusieurs historiens, dont Ervand Abrahamian et Homa Katouzian<sup>107</sup>. Cependant, même si Balfour est assistant en chef au conseiller britannique du Shah lorsqu'il émet cette estimation en 1922, il est impossible de déterminer la fiabilité de ses données ; lui-même note que des hauts fonctionnaires de l'administration persane supposaient une population de 13 à 15 millions avant 1914, tandis que des Européens sur les lieux donnaient une démographie d'avant-guerre de 7 millions à peine<sup>108</sup>. Ces immenses variations (plus du double) montrent à quel point il est difficile d'obtenir des réponses définitives sur l'ampleur des dégâts. En 2003, Mohammed Gholi Majd a ramené la question sur le devant de la scène en publiant un livre controversé dans lequel il élevait la gravité de la famine perse en tant que génocide, volontairement perpétré. Se basant sur différents rapports occidentaux de l'époque, notamment le chargé d'affaires américain en Perse, qui mentionne une perte équivalant à un tiers de la population<sup>109</sup>, Majd arrive à une fourchette de 8 à 10 millions de défunts, sur un État peuplé de 19 millions d'âmes avant 1914<sup>110</sup>. Néanmoins, les conclusions de Majd sont vivement débattues, entre autres par Abrahamian<sup>111</sup>. L'assimilation des morts durant la période à un génocide est par ailleurs critiquée ; cette vision fortement politique est reprise par des figures du régime iranien actuel, dont le guide suprême Khamenei, qui accuse les Britanniques d'être derrière ces ravages<sup>112</sup>. Enfin, si les dégâts causés par la grande famine sont indéniablement majeurs, un facteur probablement comparable en matière d'intensité est celui de la grippe espagnole, qui sévit en parallèle à une épidémie de choléra et de typhus entre 1919 et 1920<sup>113</sup>. Amir Afkhami a mené un travail approfondi sur l'étude de l'impact des maladies et des autres fléaux qui frappent la Perse. Il soumet pour sa part une chute de 8 à 21% de population qu'il attribue à la pandémie de grippe de 1918, en précisant la difficulté d'obtenir des mesures pour les régions rurales peu documentées<sup>114</sup>. Par ailleurs, son article fait état de toute une autre série de problèmes sanitaires majeurs : malaria, anémie, et opium, qui, pour ce dernier, cause non seulement des addictions mortelles mais détourne également des terrains d'agriculture qui auraient pu être utilisés à des fins alimentaires. A la lueur de ces informations, il devient par conséquent évident qu'un nombre exact de victimes ne peut pas être obtenu, encore moins des données précises concernant la part de la population iranienne représentée par la communauté d'Arméniens, mais Afkhami note à leur sujet que ceux-ci sont particulièrement touchés, à cause des conditions dans les camps de réfugiés pour les rescapés des massacres<sup>115</sup>.

---

<sup>107</sup> Ervand ABRAHAMIAN, *The coup: 1953, the CIA, and the roots of modern US-Iranian relations*, New York, The New Press, 2013, pp. 26-27; Homa KATOUZIAN, *Iran: A beginner's guide*, Londres, Oneworld Publications, 2013, p. 1934.

<sup>108</sup> James Moncreiff BALFOUR, *Recent happenings in Persia*. W. Blackwood and sons, 1922 pp. 42-43.

<sup>109</sup> Mohammad Gholi MAJD, *The Great Famine & Genocide in Iran: 1917-1919*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>111</sup> Ervand ABRAHAMIAN, *A history of modern Iran*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 196.

<sup>112</sup> Voir, à ce sujet, cette publication sur le site web officiel de l'Ayatollah Khamenei : <https://web.archive.org/web/20151116004256/http://english.khamenei.ir/news/2197/8-10-million-Iranians-died-over-Great-Famine-caused-by-the-British> (consulté le 7 octobre 2022).

<sup>113</sup> Ervand ABRAHAMIAN, *The coup: 1953, the CIA, and the roots of modern US-Iranian relations*, *op. cit.*, pp. 26-27.

<sup>114</sup> Amir AFKHAMI, « Compromised constitutions: the Iranian experience with the 1918 influenza pandemic », *op. cit.*, p. 391.

<sup>115</sup> *Ibid.*, pp. 379-382.

Seule certitude, la démographie a été largement impactée pour reprendre les mots d'Afkhami,<sup>116</sup> par *les cavaliers de l'Apocalypse*, que sont la guerre, la famine et la peste. Si même dans les milieux urbains, les conditions étaient extrêmes, celles de la campagne sont encore plus difficiles à estimer. Les camps de réfugiés où résident nombre d'Arméniens et d'Assyriens qui fuient l'Empire ottoman sont particulièrement touchés. Dans le cadre de notre recherche, les implications de ces dévastations sont multiples. Premièrement, un impact concret évident, avec la décimation de pans de populations significatives. Cela dit, une forte mortalité ne sous-entend pas directement une disparition de toute aspiration politique. En guise de parallèle, malgré la Shoah, le projet de réalisation d'un État nation qui occupait l'esprit de nombreux citoyens de confession juive à travers le monde a quand même pu être poursuivi ; au contraire, le choc causé par le génocide a pu servir de motivation supplémentaire. Toutefois, la communauté arménienne d'Iran était naturellement bien plus petite en nombre, et le triple impact de la guerre, de la famine et des maladies a peut-être donc entraîné des répercussions, en termes relatifs, plus dramatiques dans la proportion de vies perdues. Pour mettre en place un engagement politique organisé, il est nécessaire d'avoir à disposition une certaine base humaine, de penseurs, d'écrivains, de secrétaires, de contacts, de journalistes, d'informateurs, de même qu'un soutien populaire. Il se peut que cette main d'œuvre essentielle ait été gravement affectée. Par ailleurs, une dévastation de grande ampleur peut engager un changement des priorités au sein de la communauté, vers des aspirations davantage liées à la survie ou à la mitigation des dégâts générés par une catastrophe. Ainsi, pour conclure sur cette sous-partie, il est, à la lueur des données existantes, impossible de chiffrer précisément les décès en Perse liés à la Grande Guerre. Nous savons en revanche que les Arméniens d'Iran, ou simplement, ceux présents en Iran à ce moment, en tant que réfugiés fuyant le génocide notamment, sont particulièrement atteints. Ce facteur à lui seul ne saura évidemment répondre à notre question de recherche, mais il est essentiel de le garder à l'esprit afin de comprendre les enjeux qui animent le contexte analysé.

#### *De l'Anatolie au Caucase : réfugiés, exilés et migrants*

Entre le début du premier conflit mondial et la fin de la guerre civile russe, différents mouvements de populations importants ont lieu en ce qui concerne les Arméniens de la région. Ces déplacements ne sont pas une nouveauté à cette époque : en effet, avec la promesse de protection offerte par le Tsar, suivant le traité de Turkmanchaï en 1828, plus de 40'000 Arméniens auraient quitté la Perse pour la Russie<sup>117</sup>. Cet exode est mal reçu par le Shah qui tente de mettre en place des mesures pour limiter ces départs<sup>118</sup>. Au crépuscule du dix-neuvième siècle, la population arménienne d'Iran stagnait aux alentours des 100'000 individus<sup>119</sup>. Toutefois, l'évolution démographique naturelle ainsi que différents événements, en particulier les fuites liées à la guerre et au génocide, vont mener à une graduelle augmentation de ces effectifs, jusqu'à ce que ceux-ci avoisinent les 300'000 personnes au milieu du vingtième siècle<sup>120</sup>.

Tout d'abord, les hostilités engendrent des mouvements de réfugiés, un fait exacerbé par les massacres et déplacements forcés générés par le génocide. Une certaine quantité d'Arméniens vivant autrefois sur le territoire ottoman se retrouveront ainsi dans des camps de réfugiés en Perse. En plus des civils qui échappent au chaos, des combattants arméniens qui prennent les armes pour défendre les leurs s'établiront aussi au nord de l'Iran pendant un certain temps. Enfin, à partir de 1917, la Révolution russe, qui va se transformer en guerre civile, entraînera des afflux de volontaires tout d'abord dans l'espoir de fonder une Arménie indépendante, mais également par conviction politique pour certains, les théories socialistes prônées par les socialistes étant populaires auprès du *Hnchak* par exemple. La lutte aboutira avec la proclamation, en 1918 de la République d'Arménie, puis en 1920, de la RSSA, qui à leur tour, attireront des mouvements de populations. Ce dernier phénomène est le plus impactant pour notre question de recherche : en effet, avec la création d'une république indépendante, il est naturel de comprendre l'aspiration potentielle d'Arméniens de Perse de rejoindre un État qui serait le leur, surtout en tenant compte des précédents historiques

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 372.

<sup>117</sup> Anahide TER MINASSIAN, *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions (1878-1920)*, *op. cit.*, pp. 29-30.

<sup>118</sup> *Ibid.*

<sup>119</sup> Georges A. BOURNOUTIAN, « Armenians in nineteenth Century Iran », in Cosroe CHAQUERI (ed.), *The Armenians of Iran*, *op. cit.*, p. 69.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 70. NB : d'autres estimations chiffrent les Arméniens d'Iran à 200'000 en 1945 (Cf. Claire MOURADIAN, « L'immigration des Arméniens de la diaspora vers la RSS d'Arménie. 1946-1962 », in *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1979, Vol. 20, No.1 ).

(migrations post-1828). Toutefois, les événements précédents nous font réaliser qu'il faut tenir en compte dans les chiffres migratoires de la Perse à la République (puis République Socialiste) d'Arménie le fait que beaucoup de réfugiés originaires d'Anatolie peuvent être confondus avec ceux qui habitent l'Iran. Nous allons donc essayer d'établir une estimation de l'impact démographiques de ces différents points.

En ce qui concerne les vagues de réfugiés en lien avec le conflit mondial et le génocide, des auteurs ont déjà avancé des estimations fondées sur des bases solides. Aram Arkun mentionne le départ de quelques 10'000 réfugiés de Bakou vers la province de Gilan en octobre 1918 ; le plus grand camp étant celui d'Anzali, où 5'000 à 6'000 membres du nombre initial se seraient installés<sup>121</sup>. Pour arriver à cette conclusion, Arkun utilise comme sources les chiffres fournis par le gouvernement perse (5'000 à 6'000 à Anzali), le correspondant britannique Henry Barby (« 10'000 à Anzali », le chiffre se référant plus vraisemblablement au total de réfugiés à Gilan), Grigor Yeghikean (9'000 dans la première vague puis 2'000 par bateau, dont 5'000 à Anzali), un fonctionnaire d'État britannique, James Moberly (6'000 réfugiés et 8'000 combattants arméniens), et enfin, une mission américaine (2'000 à Rasht, rejoints par 1'200 de Anzali)<sup>122</sup>. Arkun attribue les variations aux flux qui s'effectuent avec la continuation de l'exode des Arméniens<sup>123</sup>. Citant encore une fois Yeghikean, il précise par ailleurs que de ce lot, 2'000 auraient perdu la vie avant qu'il ne fût possible pour eux de retourner en Arménie<sup>124</sup>. Ces réfugiés, qui fuient le chaos dans l'Empire ottoman dès 1915, sont communément référés comme *diaspora* dans la littérature.

Les références mentionnées laissent entendre que cette diaspora de 1915, après son séjour au nord de l'Iran, aurait pu rejoindre la nouvellement fondée République d'Arménie. Or, encore une fois, la statistique vient à faire défaut : aucune donnée démographique ne permet d'attester des nombres exacts de mouvements des anciens territoires ottomans ou de la Perse vers la République durant ses deux ans d'existence. Lors des recherches menées pour ce travail, deux expertes ont pu être contactées pour éclairer la question : Taline Ter Minassian et Claire Mouradian. Toutefois, celles-ci attestent également du manque de documentation à ce sujet. L'ouvrage le plus approfondi concernant la République d'Arménie est le livre en deux volumes de Richard Hovannissian, qui n'aborde pas non plus pour sa part la question des rapatriements originaires de Perse entre 1918 et 1920<sup>125</sup>. Il mentionne cependant la publicité qui en a été faite : lors de sa visite à Anzali puis Téhéran, le prince Hovsep Arghoutian invite les descendants des Arméniens déplacés par le Shah Abbas à rejoindre leur terre ancestrale quand les conditions le permettront<sup>126</sup>. La réalité du terrain laisse néanmoins comprendre la difficulté de la tâche : les affrontements continuent alors dans le Caucase, et la menace représentée par les panislamistes, notamment en Azerbaïdjan, couplés au chaos d'une république naissante avoisinée d'une guerre civile doivent probablement dissuader la majorité. Par conséquent, il est plus prudent de considérer, qu'en l'absence de mentions explicites, un exode majeur n'a probablement pas eu lieu de la Perse à la République d'Arménie entre 1918 et 1920. A contrecourant, à la mi-juillet 1921, un groupement, difficile à chiffrer selon les auteurs, mais avoisinant probablement les 10'000 personnes, de combattants et de civils, franchit l'Araxe, quittant la RSSA pour rejoindre les réfugiés en Perse<sup>127</sup>. Ce groupement est composé de partisans *Dachnak*, qui placent leur nouveau bastion de libération arménienne à Tabriz, suivant leur revers face à leurs rivaux politiques d'extrême gauche en Arménie<sup>128</sup>.

Les déplacements les plus importants de l'Iran à l'Arménie soviétique auront lieu durant la période des rapatriements, après la seconde guerre mondiale. Ce sera là, dans un contexte différent de celui du règne de

---

<sup>121</sup> Aram ARKUN, « Armenians and the Jangalis », *op. cit.*, pp. 44-45.

<sup>122</sup> *Ibid.*

<sup>123</sup> *Ibid.*

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>125</sup> Cf. Richard G. HOVANISSIAN, *The Republic of Armenia / Vol. 1, The First Year, 1918-1919*, Berkeley, University of California Press, 1971; Richard G. HOVANISSIAN, *The Republic of Armenia / Vol. 2, From Versailles to London, 1919-1920*, Berkeley, University of California Press, 1982.

<sup>126</sup> Richard G. HOVANISSIAN, *The Republic of Armenia / Vol. 2, From Versailles to London, 1919-1920*, *op. cit.*, pp. 527-528.

<sup>127</sup> Taline TER MINASSIAN, « Un exemple du rôle des minorités dans la politique extérieure de l'URSS : les Arméniens dans la politique soviétique en Iran au début des années 20 », *op. cit.*, p. 563 ; Anahide TER MINASSIAN, *1918-1920, la République d'Arménie*, Paris, Editions Complexe, 2006, p. 245.

<sup>128</sup> Taline TER MINASSIAN, « Un exemple du rôle des minorités dans la politique extérieure de l'URSS : Les Arméniens dans la politique soviétique en Iran au début des années 20 », *op. cit.*, pp. 562-563.

Reza Shah, que des milliers d'Arméniens franchiront la frontière pour rejoindre l'URSS ; cet épisode, prenant place entre 1946 et 1962, est décrit en détail par Claire Mouradian. Si cette étude dépasse la zone temporelle analysée ici, elle nous informe cependant de différentes manières. Premièrement, en terme démographiques, Mouradian arrive à l'estimation du chiffre de 200'000 Arméniens en Iran en 1945, qui par rapport aux 100'000 individus de 1900, mentionnés précédemment, indique une croissance régulière<sup>129</sup>. Ses sources envisagent par ailleurs une baisse de la population de la République d'Arménie de 1918 à 1920<sup>130</sup>, phénomène indicateur du fait qu'une grande migration vers ce pays est peu probable. Ensuite, elle constate que la majorité des familles qui rejoindront la RSSA après 1945 sont originaires de la région de l'Azerbaïdjan [iranien], issus de milieux de l'agriculture, et motivé dans leur départ par la misère et la précarité régnant alors en Iran<sup>131</sup>. Enfin, la réaction de Téhéran face au départ de sa population arménienne, est plutôt négative : le gouvernement tentera de les interdire en 1947, bien que cette mesure ne fût que temporaire<sup>132</sup>. L'ampleur des migrations post-1945, leur documentation ainsi que l'opposition qu'elle suscitera de la part du gouvernement iranien peuvent ainsi être pris comme des indicateurs qu'un phénomène comparable dans la période de l'entre-deux-guerres est peu probable, sans quoi des facteurs similaires seraient sans nul doute présents.

### **Plan interne : conclusion**

Concernant le plan interne, différents constats peuvent être formulés. Premièrement, au sein de la communauté politiquement active des Arméniens en Iran, un nombre non négligeable des figures importantes disparaît de la scène. Certains perdent la vie durant les événements chaotiques des révolutions et des guerres, tandis que d'autres rejoignent la République d'Arménie, qui deviendra la RSSA. Cependant, comme le montre le reste de l'analyse, si des intellectuels quittent le pays durant cette période, cela ne signifie pas qu'ils sont suivis par la population arméno-iranienne au sens large. Beaucoup des personnalités mentionnées ayant eu des positions proches des Bolchéviques, leur attrait pour l'URSS semble naturel, phénomène évidemment exacerbé par la méfiance de Reza Shah vis-à-vis des communistes, qui sera l'objet du chapitre suivant. Ensuite, un impact qui ne doit pas être sous-estimé est celui de la gravité de la mortalité qui sévit en Perse entre 1914 et la fin de la guerre civile russe : conflit, famine et épidémies engendrent des ravages majeurs, faisant disparaître des effectifs essentiels et changeant les paradigmes prioritaires. Hélas, ces dégâts souffrent d'incertitudes quant à leurs chiffres exacts. Ce qui demeure plus certain en revanche, est que la disparition des Arméniens de la scène politique iranienne dans les années 1920 et 1930 n'est certainement pas liée à un exode massif. Rien ne laisse paraître l'existence de départs en masse semblables à ceux qui auront lieu après l'abdication de Reza Shah, et la population arménienne vivant en Iran reste nombreuse. Le facteur des mouvements de populations est par conséquent bas voire absent, dans la hiérarchie des causes. Si un exode existe, il est à trouver auprès des élites intellectuelles de gauche. En somme, les facteurs primordiaux de la disparition de la communauté arménienne de la scène politique iranienne sont à rechercher plutôt du côté de l'État sous sa nouvelle forme, qu'au sein même de la communauté.

---

<sup>129</sup> Claire MOURADIAN, « L'immigration des Arméniens de la diaspora vers la RSS d'Arménie. 1946-1962 », *op. cit.*, p. 87.

<sup>130</sup> *Ibid.*

<sup>131</sup> *Ibid.*, pp. 83-84, 91, 100.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 85.

## Plan externe : l'État iranien sous Reza Shah

### *L'impact du nationalisme sur les minorités d'Iran*

L'imposition par Reza Shah d'une doctrine nationaliste, dans le dessein de construire un État-nation sur le modèle européen, couplé à ses efforts de centralisation, n'ont laissé aucune tranche de la population in affectée. Le territoire que son régime hérite est l'objet du restant de siècles de conquêtes sous les différentes dynasties de Perse, rassemblant une variété de peuples énorme : Perses, Azéris, Kurdes, Lors, Baloutches, Arabes, Qashqaïs, Turkmènes, ... S'ajoutent aux minorités ethniques également des minorités religieuses : Sunnites, Juifs, Zoroastriens, Bahais, ou, dans notre cas d'étude, Chrétiens, comme il en est cas des Arméniens. Encore une fois, les similitudes avec l'exemple de la Turquie sous Moustapha Kemal sont frappantes : la tentative d'émulation de l'Occident, son association à la modernité, les réformes à grand impact sur le plan culturel (langage, code vestimentaire, etc.), et une référence marquée à un passé préislamique glorifié, comme mentionné précédemment dans la revue de littérature. En revanche, si Atatürk parvient à suivre une ligne directrice relativement stable, le cas iranien ne connaît pas un niveau d'organisation aussi soutenu. Tout d'abord, Reza Shah n'est pas un idéologue : s'il est un leader, issu du milieu militaire, doté d'un certain sens de la stratégie et du charisme, il reste néanmoins à peine lettré et ses positions varient en fonction des intérêts immédiats. Cela s'observe par exemple avec le parti fascisant *Iran-e Now*, qu'il soutient lors de sa mise en place, mais dont les failles, mènent à un mécontentement au parlement et dans le public : aussitôt cet atout ne joue plus en sa faveur, aussitôt celui-ci est abandonné<sup>133</sup>. De plus, le Shah doit se heurter à un adversaire plus solide au sein du clergé chiite, qui par sa structure et sa popularité au sein de la population, forme un obstacle redoutable en comparaison à la réponse relativement molle des *oulémas* de Turquie, pourtant tout autant révoltés des nouvelles positions séculaires de leur nation. En effet, la structure religieuse chez les Chiïtes offre un rapport différent ; si, tant chez les Sunnites que les Chiïtes, les prêcheurs ont un lien fort avec le peuple, par le biais des mosquées, ou encore de l'enseignement, ces derniers possèdent une autorité bien plus ancrée, les *akhunds* servant de guides spirituels d'attache. La hiérarchie religieuse chiïte est plus proche, par exemple, du modèle catholique, si une comparaison devait être faite avec le christianisme. Leur parole permet ainsi de mobiliser les masses quand ceux-ci l'estiment nécessaire. A cet égard, les soulèvements violents qui surgissent à la mosquée de Goharshad en 1935 face au sécularisme grandissant,<sup>134</sup> ou encore ceux qui surviennent après l'interdiction du port du voile en 1936<sup>135</sup> sont le testament d'une défiance sévère de la part des religieux.

Pour analyser la place que la vision nationaliste du Shah laisse aux minorités, la tâche est plus fastidieuse que dans le cas turc. Contrairement à Moustapha Kemal, qui rédige un manifeste clair de ses ambitions, Reza Shah n'a pas de livre directeur, et ses prises de positions sont parfois instables. Par ailleurs, malgré son escalade graduelle vers un véritable absolutisme, il n'est pas totalement détenteur des pleins pouvoirs dès son couronnement. Il est donc important de se pencher sur les cercles proches de Reza Shah, qui influencent sa politique et sa pensée. Nous séparerons ceux-ci en deux types : l'influence idéologique, avec le cercle de penseurs de Berlin, et politique, avec les partis à tendance nationaliste marquée qui jouissent des faveurs du Shah.

### *Le cercle de Berlin*

Du milieu des années 1910, et jusqu'au milieu de la décennie suivante, un nombre de penseurs d'origine iranienne se retrouvent, pour diverses raisons, à Berlin, ville depuis laquelle ils produiront une littérature politique importante, en particulier pour le nationalisme iranien. Personne capitale parmi ceux-ci, Hassan Taqizadeh, chef du parti démocrate, qui sert de ministre des Affaires étrangères et d'ambassadeur sous le règne de Reza Shah, publiera ainsi depuis Berlin le périodique *Kaveh* entre 1916 et 1922. Ce dernier rassemblera une série d'intellectuels qui mettront sur pied les pierres fondatrices de la pensée nationaliste iranienne sous Reza Shah, et s'ils n'ont pas tous de rôles directs dans le gouvernement, leur influence sur les

---

<sup>133</sup> A ce sujet, voir Mathew ELIOTT, « New Iran and the Dissolution of Party Politics under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 65-97.

<sup>134</sup> Cf. Ervand ABRAHAMIAN, *A history of modern Iran, op. cit.*, p. 94.

<sup>135</sup> Cf. Houchang E. CHEHABI, « The Banning of the Veil and its Consequences », in Stéphanie CRONIN (ed.), *The making of modern Iran*, Londres, Routledge, 2012, pp. 193-210.

politiques du Shah au cours des années 1930 est immanquable<sup>136</sup>. Autre figure notable du groupe de Berlin, Mohammad Ali Jamalzadeh, écrivain de fiction iranien innovateur, prête également sa plume pour *Kaveh*, étant par ailleurs un proche de Taqizadeh<sup>137</sup>. D'intérêt dans le cadre de cette recherche, Jamalzadeh est un témoin direct des atrocités du génocide arménien. Il en témoignera plus tard dans des livres (en 1963 et 1972)<sup>138</sup>, montrant ainsi que la question l'a impacté, mais il n'en fait étonnamment pas mention lors de sa période passée au sein du groupe de Berlin, pourtant contemporaine aux événements. Son silence sur le sujet à l'époque peut être indicateur d'un manque d'importance attribué au sort de la communauté arménienne, ou même d'un tabou à cet égard, mais en l'absence d'explication directe, on ne peut que spéculer. *Kaveh* reçoit pendant la Grande Guerre un soutien du Reich, en profitant pour diffuser de la propagande pro-allemande afin de jouer contre la neutralité perse<sup>139</sup>. Cela portera préjudice au journal après la défaite de la Triple Alliance, mais le journal en inspirera d'autres : *Iranshahr*, publié par Hosein Kazemzadeh, et *Name ye Farangestan*, sous la direction de Morteza Moshfeq Kazemi, qui partagent tous deux des auteurs avec *Kaveh*<sup>140</sup>.

L'ensemble des numéros de *Kaveh* représente une quantité considérable d'écrits, avec 52 éditions publiées durant la quasi-décennie d'existence du périodique. L'auteur Afshin Matin-Asgari, qui a formulé un travail de recherche approfondi sur le cercle de Berlin, sépare en plusieurs phases le parcours de la pensée qui domine les fascicules. La première vague, qui surgit dans la période d'implication et de soutien du Reich, mobilise un anti-impérialisme dirigé contre les Britanniques et les Russes, par un soutien aux Allemands, un sentiment social-démocrate et un appel au panislamisme<sup>141</sup>. Inspirés par les travaux des orientalistes, l'inspiration des nationalistes iraniens se plonge graduellement dans un attrait pour la période préislamique, tandis que la chute de la monarchie en Allemagne renforce les aspirations révolutionnaires<sup>142</sup>. Ce phénomène, mentionné précédemment au travers de l'analyse de Zia-Ebrahimi sur l'auto-orientalisme, montre une dynamique syncrétique entre les idées d'origines dans une race aryenne mystifiée, qui serait le point d'attache entre Allemands et Iraniens ; la raison du déclin perse se trouverait ainsi dans les conquêtes musulmanes, thème récurrent dans le nationalisme iranien jusqu'à ce jour<sup>143</sup>. Pour des auteurs tels que Taqizadeh, l'Occident devient si idéalisé que la proposition faite pour le futur de l'Iran est une soumission totale aux normes et valeurs occidentales, en gardant tout au plus la langue persane, mais en cédant jusqu'à l'autodétermination, invitant des puissances comme les États-Unis à prendre le contrôle<sup>144</sup>. Les penchants révolutionnaires, socio-démocrates, ainsi que ceux d'abandon total à l'Ouest ne sont pas unanimes cependant, et le journal qui prendra la relève après la fin de l'aventure *Kaveh* en 1922 ne partagera pas cette vision. *Iranshahr*, l'œuvre de Hosein Kazemzadeh (qui se rebaptisera Iranshahr), au travers de ses 40 tomes, toujours inspiré par les idéologues germaniques, désire une modernisation par l'éducation (en opposition à un effort purement matérialiste), en articulant une culture nationale, qui cette fois fait usage de l'Islam au lieu de le rejeter pleinement<sup>145</sup>. Allant plus loin dans l'anti-impérialisme, *Iranshahr* compte puiser dans la philosophie orientale un certain mysticisme qui serait intrinsèque aux civilisations de l'Est, tout en mêlant à cette construction identitaire les perspectives raciales en vogue en Europe<sup>146</sup>. Enfin, *Name ye Farangestan*, comme son titre le suggère (le courrier de l'Europe), reprend le discours de soumission absolue à l'Occident

<sup>136</sup> Afshin MATIN-ASGARI, « The Berlin circle: Iranian nationalism meets German countermodernity », in Kamran Scott AGHAIE & Afshin MARASHI, *op. cit.*, p. 62.

<sup>137</sup> *Encyclopedia Iranica*, « Jamalzadeh, Mohammad Ali », 15 décembre 2008, accédé le 25 octobre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/jamalzadeh-i>

<sup>138</sup> Afshin MATIN-ASGARI, « The Berlin circle: Iranian nationalism meets German countermodernity », in Kamran Scott AGHAIE & Afshin MARASHI, *op. cit.*, p. 62.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>142</sup> *Ibid.*, pp. 54-58.

<sup>143</sup> Cf. Reza ZIA-EBRAHIMI, « Self-Orientalization and Dislocation: The Uses and Abuses of the “Aryan” Discourse in Iran », *op. cit.*, pp. 445-472; Kamran Scott AGHAIE & Afshin MARASHI, *op. cit.*

<sup>144</sup> Afshin MATIN-ASGARI, « The Berlin circle: Iranian nationalism meets German countermodernity », in Kamran Scott AGHAIE & Afshin MARASHI, *op. cit.*, pp. 55-57.

<sup>145</sup> *Ibid.*, pp. 58-61.

<sup>146</sup> *Ibid.*

visible chez *Kaveh*, n'y ajoutant que peu d'innovation (tout au plus, un attrait pour le fascisme italien de Mussolini, point sur lequel nous reviendrons en abordant le parti *Iran-e non*)<sup>147</sup>.

Ce qui ressort de ces corpus de littérature politique est multiple. Premièrement, un questionnement évident sur l'avenir, qui part d'un constat de déclin ou de stagnation actuel de la civilisation iranienne. La recherche de réponse puise particulièrement dans un Occident souvent idéalisé. A premier abord paradoxalement, l'anti-impérialisme s'oppose à cette adoration de l'Europe, cependant, c'est ici que l'influence allemande devient particulièrement pertinente : sur certains fronts, l'Occident est perçu comme subissant une décadence morale, causée notamment par le libéralisme ou le capitalisme, discours qui fait un écho évident avec les populismes autoritaires, tandis que l'Allemagne est imaginée comme un pont exemplaire et innovateur entre Est et Ouest. Si la vision nationaliste allemande, basée sur la race, connaît un grand succès, la construction identitaire est évidente. La nation iranienne du futur doit être repensée, tantôt selon un sécularisme d'inspiration occidentale pour *Kaveh* et *Name ye Farangestan*, tantôt en s'inspirant d'un imaginaire orientaliste mystique pour *Iranshahr*. Malgré des penchants de gauche au départ, tous sont en faveur d'une forme d'autoritarisme ou du moins d'un gouvernement fort, qui dicterait la voie à suivre. Ces tendances se matérialiseront pratiquement toutes d'une manière ou d'une autre dans les doctrines de Reza Shah (autoritarisme, occidentalisation, attrait pour un passé préislamique glorifié, etc.), preuve de l'impact des pensées qui se développent avec le groupe de Berlin. Or, un sujet qui n'apparaît pas réellement dans les revues mentionnées est la question des minorités, objet de notre étude ici. Préoccupés avant tout par une nation au sens large et dans un avenir calqué sur le mythe de l'État-nation européen, rédigeant leurs pamphlets à des kilomètres de chez eux depuis Berlin, il semblerait que la réalité pluriethnique de la Perse ait totalement dépassé la réflexion des auteurs. Tout au plus, ceux-ci parlent d'une « nation qui ne fait qu'un », de l'identité à la politique, comme le fait Taqizadeh<sup>148</sup>, terminologie rappelant encore une fois celle des États totalitaires au succès grandissant durant cette période. Implicitement, il va de soi que cette unité nationale futuriste ne laisse pas de place aux identités alternatives, qu'il s'agisse d'Iraniens qui voudraient garder leurs anciennes traditions ou de minorités désireuses d'affirmer leur appartenance culturelle. Toutefois, si le sort des minorités n'est pas traité explicitement, il existe une leçon d'importance capitale à tirer des apports du groupe de Berlin. Autrefois, les Arméniens d'Iran ont pu être les transmetteurs d'idées innovatrices, par la transmission des ouvrages politiques d'Europe mais également en formulant leurs propres développements à ces dernières, obtenant ainsi un rôle central dans la création du modernisme et de la gauche iranienne. Désormais cependant, d'autres groupes apportent de nouvelles idées venues d'ailleurs, comme nous le voyons avec le cercle berlinois, qui agit d'une manière comparable : inspiration et transmissions de littérature occidentale, puis réflexion sur celle-ci, menant à la création de nouvelles pensées en faisant le syncrétisme avec un apport novateur intrinsèque. Par ailleurs, tout comme les contributions des Arméniens ont pu impacter la période de la Révolution Constitutionnelle, ceux du cercle berlinois ont forgé les politiques mises en place par Reza Shah. Ainsi, les « groupes de pensée » qui amènent des innovations de l'étranger et formulent les images du futur varient selon les périodes, et ce phénomène se poursuivra par la suite, avec par exemple, les islamistes exilés qui mouleront la prochaine Révolution, en 1979.

#### *La scène politique nationaliste en Iran (1920-1932)*

Durant le début du règne de Reza Shah, avant que celui-ci ne prenne vraiment le contrôle du pouvoir absolu, un certain nombre de partis politiques continuent à perdurer dans le parlement iranien. Les quatre partis principaux au cours la période de la première moitié des années 1920 sont les suivants : le parti du renouveau [*Hezbe Tajadod*], à tendances séculaires progressistes et libérales mais également nationalistes, qui comptera parmi ses rangs des vétérans constitutionnalistes tel que Taqizadeh ; le parti des réformateurs [*Hezbe Eslah talaban*], héritiers des socialistes modérés du parti démocrate, qui s'affiche néanmoins plus conservateur ; le parti socialiste [*Hezbe Soyalist*] mené par un ancien prince *qadjar*, Soleyman Eskandari ; et enfin le parti communiste [*Hezbe Komuniste Iran*], héritiers du Soviet de Gilan et de la lutte de Mirza Kouchik Khan, avec à ses rangs de nombreux révolutionnaires arméniens et azéris<sup>149</sup>. Des partis mineurs sont également recensés au sein du parlement au crépuscule de la monarchie constitutionnelle *qadjare*, au sein desquels il est possible de trouver des représentants directs de la minorité arménienne. Il s'agit du *Hnchak*,

---

<sup>147</sup> *Ibid.*, pp. 62-63.

<sup>148</sup> Reza M. GHODS « Iranian Nationalism and Reza Shah », *op. cit.*, p. 37.

<sup>149</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 120-130.

qui, étant donné son caractère ouvertement socialiste, voire pro-soviétique, ne saura survivre aux mesures anti-communistes de Reza Shah, et le *Dachnak*, qui se verra sauvé, *a contrario*, par son antisoviétisme affiché<sup>150</sup>. Les deux sièges du parlement alloués à la minorité arménienne seront ainsi en général soit membres du *Dachnak*, soit prêts à collaborer avec, entreprenant de bonnes relations avec le régime du Shah en général, sauf lors du renforcement de ses positions assimilationnistes<sup>151</sup>. En effet, la fermeture des écoles arméniennes, point sur lequel nous reviendrons, est très mal vécue par la fédération révolutionnaire arménienne. Cela dit, il faut retenir que le *Dachnak* des années 1920 est plus conservateur qu'à ses origines, attitude qui se matérialise dans son opposition à l'extrême-gauche, que ce soit sous la forme du parti *Hnchak* ou de l'Union Soviétique. De plus, les deux sièges arméniens du *Majlis* ne représentent pas un effectif suffisamment important pour influencer de manière notable les prises de décision, fait qui ne fera qu'empirer à l'évidence une fois que le parlement deviendra un outil cosmétique sous l'autoritarisme grandissant du souverain. De ce fait, avec le despotisme grimpaçant du Shah, les partis seront graduellement bannis, les premières victimes étant le parti communiste en 1921, puis les socialistes et les réformateurs en 1926, le roi terminant par même remplacer le parti du renouveau, au travers duquel il avait accédé au pouvoir, par le parti d'inspiration fasciste *Iran-e now*<sup>152</sup>. Mentionné précédemment, ce dernier, qui est l'œuvre du ministre de la Cour et proche du roi, Abdolhossein Teymourtach, sert en réalité de couverture au despotisme du Shah en se présentant comme un parti politique au lieu d'un seul individu : le parti sert avant tout à justifier et défendre un autoritarisme totalitaire et la centralisation du pouvoir absolu en la figure du *leader*<sup>153</sup>. La tentative de Teymourtach s'avérera être un échec cependant, et le parti ne dure que trois mois, en 1927, avant d'être supplanté par son successeur, le parti du progrès [*Hezbe Taraqi*], qui montre également des affinités pour le fascisme italien de Mussolini, mais fini par être banni à son tour en 1932<sup>154</sup>. *Iran-e now* et *Taraqi* partagent néanmoins quasiment tout sur le plan idéologique, le changement de nom étant d'avantage une formalité cosmétique répondant à la controverse générée lors de sa création (ainsi qu'au manque de soutien général que reçoit le parti à sa genèse), gardant comme architecte la même personne en la figure d'Abdolhossein Teymourtach. Par conséquent, celui-ci étant le seul véritable représentant d'un quelconque parti politique avec quelque forme d'influence, les autres ayant été interdits, et en tant que proche conseiller du roi ainsi que ministre de la Cour, il est intéressant de se pencher sur les idées qu'il projette pour l'avenir de la nation iranienne.

Si Teymourtach n'a pas non plus lui-même rédigé de manifeste de son idéologie, il la rend néanmoins assez claire au-travers de ses discours et de ses adresses aux représentants de Londres. Ainsi, explique-t-il en 1927 au secrétaire de l'ambassade orientale britannique, les raisons de la fin du parlementarisme en Perse et de la création de *Iran-e now*<sup>155</sup> :

« Persia, after twenty years of so-called Constitutional Government, had made very little progress, and it had, so far, failed to grasp even the principles of Constitutional Government. Everything had to be started over again. There was one person around whom a political group could gather and that was the Shah. His Majesty longed for Persia to progress along modern lines and [that] all who were of the same idea should gather round him. There was no discipline in Persian political life to-day, and without discipline there was no hope. We had seen how the elections were run and how hopeless the Deputies were when they were safely ensconced in their chairs for two years. Elected on no programme and on no principle, their acts were devoid of reasoning and sense. It was everyone for his own personal profit. They formed parties of mushroom growth, which grew unwieldy, split up, merged into other parties and disappeared almost before they had grown up. The reason was that personal interest was paramount . . . A homogeneous and disciplined party, grouped around a personality and working through that personality for the good of the country, was the only hope for the future. The Iran No [sic] would scrutinise closely the record of would-

<sup>150</sup> Aram ARKUN, « DAŠNAK », *Encyclopedia Iranica*, 18 novembre 2011, accédé le 6 décembre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/dasnak>

<sup>151</sup> *Ibid.*

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>153</sup> Mathew ELLIOT « New Iran and the Dissolution of Party Politics under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, p. 67.

<sup>154</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 138-139.

<sup>155</sup> Abdolhossein TEYMOURTACH, in Mathew ELLIOT « New Iran and the Dissolution of Party Politics under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, p. 72.

be members, and he hoped that by the time when the new elections were due they would be in a strong position. If, as he hoped, they succeeded in acquiring a majority of seats, they could then go ahead with reforms of all kinds, even of a constitutional nature, which were so necessary. He instanced the difficulties which confronted the Government today in the face of an unruly and undisciplined Parliament by referring to the claim of His Majesty's Government for the debt owing by the Persian Government. He said that really no Government could be sure that the Majlis, as it was today, would even discuss this or similar questions in a spirit of fairness, because no Government could even be said to have a definite majority in the House. No ties of order, discipline, or principles of sympathy bound the two bodies together and thus we had Governments coming and going simply at the whim and caprice of a group of unscrupulous Deputies ».

Cet extrait met en exergue la priorité de *Iran-e now* : mettre un terme au « chaos parlementaire » en créant un système unilatéral fort, discipliné et efficace, après une période de turbulence qui n'a pas su porter succès. Cet aspect sera travaillé en de plus amples détails dans la partie dédiée à l'autoritarisme de Reza Shah. L'idée reste toutefois tout à fait en ligne avec les descriptions précédentes : créer une unité nationale forte, dans tous les aspects de la société, du gouvernement à l'identité. La partie identitaire n'est pas explicité ici, mais la vision de l'Iranien du futur, séculaire et occidentalisé, s'observe notamment dans la pratique avec les réformes vestimentaires que Teymourtach implémente l'année suivante<sup>156</sup>. Ce nouvel « uniforme », mêlant costume de style européen et chapeau (dans un premier temps, une sorte de képi), effaçait toute forme de distinction culturelle qui pouvait exister autrefois. En plus des variations ethniques qui s'observent entre certains habits (p.ex. pantalons kurdes, ou bonnets *qashqaïï*), les variations religieuses et de classe sociale pouvaient également s'exprimer, notamment au-travers des couleurs des tissus ou du turban. S'il existe quelques exceptions à ce code, à savoir pour les clercs (musulmans et non-musulmans), dans l'ensemble plus rien ne permet alors de distinguer visuellement un Arménien d'Iran d'un persan de Fars<sup>157</sup>. La correspondance envers l'ambassade britannique reste toutefois biaisée par le contexte de la conversation interétatique, mais face au public, les objectifs que Teymourtach présente de son parti restent similaires, comme le montre ce discours de la même année, adressé au public cette-fois <sup>158</sup> :

« [Les objectifs du parti sont :] l'indépendance de la Perse sous la bannière des Pahlavi ; le progrès de la Perse au-travers du pouvoir de Reza Shah vers la civilisation et la modernité ; la résistance à l'influence étrangère ; l'opposition à toute idée réactionnaire et subversive ; et l'honnêteté et la dévotion dans l'administration publique ».

Encore une fois, l'accent est mis sur la centralisation du pouvoir derrière la figure du monarque, une ambition de modernisation et de progrès, mais surgit également l'apparente approche paradoxale à l'influence étrangère citée précédemment. En effet, par-là, la référence est implicitement dirigée à l'égard des Britanniques et des Russes, dont les ingérences systématiques ont été synonymes avec le déclin de la dynastie *qadjare*, vendue concession après concession aux puissances impérialistes dans le cadre du « Grand Jeu ». Toutefois, en parallèle, le futur est fortement teinté d'occidentalisation, alors même que l'influence externe est condamnée ; apparente contradiction, mais qui prend son sens dans le contexte de pensée futuriste qui découle du cercle de Berlin. Enfin, les idées réactionnaires, auxquelles Teymourtach s'oppose, sont à comprendre comme les traditions religieuses, abhorrées par ce dernier et donc perçues comme rempart absolu au progrès. Naturellement, dans son cas, cela concerne avant tout ses opposants, représentés par le clergé chiite, qui font obstacle à ce sécularisme, menant à l'échec d'*Iran-e now*, mais rien ne laisse envisager que le clergé arménien, ou les rabbins auraient été épargnés des ambitions de ce dernier. Ils ne figurent cependant sûrement pas au rang de menaces prioritaires.

La courte existence de *Iran-e now* trouve son terme après une opposition forte des religieux, l'anticléricalisme prononcé de Teymourtach ne faisant pas le poids contre les oulémas chiites, mais également contre ce qu'il

---

<sup>156</sup> Houchang CHEHABI, « Dress Codes for Men in Turkey and Iran », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 220-221.

<sup>157</sup> *Ibid.*, pp. 219, 226-227.

<sup>158</sup> Abdolhossein TEYMOURTACH [traduit en français], in Mathew ELLIOT, « New Iran and the Dissolution of Party Politics under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, p. 71.

reste alors des constitutionnalistes, menés par le ministre de l'Éducation, Mohammed Tadayon<sup>159</sup>. Teymourtach et le Shah mettent en place le parti du progrès, *Taraqi*, comme successeur d'*Iran-e now*, après le manque de succès de ce dernier, gagnant rapidement une majorité au parlement<sup>160</sup>. La littérature arrive à la conclusion que l'arrivée de *Taraqi* sonne le glas de la politique parlementaire en Iran, au profit d'un absolutisme à peine voilé sous le couvert de ce parti unique, qui lui-même finit par succomber lorsque Teymourtach perd les faveurs du roi en 1932<sup>161</sup>. Passé la sixième assemblée (Majlis de 1927), le parlement ne devient rien d'autre qu'un front cosmétique, sans réel pouvoir face à l'autorité totale du Shah. Dès lors, s'il continue de s'inspirer des idées de certains proches (Teymourtach, Taqizadeh, ...), le monarque devient la seule véritable source de décision. Cela nous amènera à la partie suivante, dédiée à l'impact de son despotisme. Il est malgré tout possible de tirer des leçons essentielles de la brève expérience parlementaire et de la mise en place du nationalisme en Iran. Tout d'abord, les similitudes de pensée avec le groupe de Berlin, preuve de l'influence de ces derniers, nous permet de mieux comprendre l'idéologie qui l'anime. L'ambition de construire un nouvel État moderne, fort, centralisé et unifié dans tous ses aspects, de la politique à l'identité, est frappant. Tout comme en Europe, où le chaos d'après-guerre initie un succès d'idéologies populistes totalitaires, allant des fascismes aux communismes, en Perse aussi, lassés par le désordre, certains se laissent charmer par l'illusion d'un ordre implacable pour régir l'avenir de la nation. Si, comme nous le verrons, les résultats de ces aspirations ne seront pas aussi drastiques que dans certains pays plus industrialisés, la faute est certainement à trouver dans un manque de capacités matérielles de mettre en œuvre les plans ambitieux auxquels aspire le Shah. Cependant, un autre obstacle, peut-être plus crucial encore, est l'incompatibilité des idéologies radicales sécularistes avec un clergé encore puissant et influent. L'Iran ne jouit pas des apports d'événements comme la Révolution française, qui, en Europe, ont drastiquement affaiblis le pouvoir du clergé, d'autant plus qu'en l'absence d'un pouvoir monarchique efficace sous le règne des Qadjars, les oulémas chiïtes ont pu renforcer leur rôle dans la société au détriment de celui de l'État. Notons que les élites *sécularisantes* au pouvoir, qui évoluent souvent dans une forme de tour d'ivoire intellectuelle, ne se rendent pas toujours compte de la réalité populaire, où leurs idées peinent à trouver un écho dans les tranches qui n'ont pas pu jouir d'un niveau élevé d'éducation. Le souverain, lui, tentera soit de trouver une fine balance entre un nationalisme séculaire et un appel aux valeurs religieuses, soit de simplement réprimer les contestataires dans le sang. Si la question des minorités est donc peu ou pas abordée dans la théorie, cela est sans doute dû à la priorité posée par cette problématique majeure. Dans la pratique cependant, la répression violente des nomades donne une vision transparente de la place accordée à la marginalité vis-à-vis du « nouveau citoyen » dont l'État tente de construire l'identité.

#### *Le renforcement du despotisme du Shah et la fin du multipartisme*

Comme le démontre limpide l'interdiction de la quasi-totalité des partis politiques de Perse en 1927 et la mise en place de ce qui est, en pratique, un parti officiel d'État, *Taraqi*, l'ascension au pouvoir de Reza Shah redouble graduellement d'autoritarisme jusqu'à supprimer les progrès que la révolution constitutionnelle avait apportés, en rendant le parlement effectivement inutile. Ce qui peut paraître au premier abord surprenant est le soutien que l'ex-colonel de cavalerie reçoit de la part de partis qui se verront plus tard dissolus, en particulier le parti du renouveau, *Hezbe Tajadod*, qui le propulsera au pouvoir<sup>162</sup>. Toutefois, comme mentionné précédemment, pour comprendre ce soutien, il est important de garder en tête le contexte : après deux décennies de chaos, qui débutent avec la révolution constitutionnelle et se poursuivent avec le premier conflit mondial et la guerre civile russe, le retour à l'ordre devient privilégié par-dessus tout pour beaucoup. La fin de la dynastie *qadjare* avait déjà entraîné des conséquences gravissimes sur l'état de l'économie perse, nourrissant une corruption systémique rampante et une incapacité d'agir de la part du pouvoir central, relégué au rang d'État tampon entre des puissances européennes qui ont fait du pays une quasi-colonie sur beaucoup d'aspects. Les révoltes autour des besoins de première nécessité, comme le pain, qui viendra à manquer cruellement avec la pénétration de troupes étrangères en 1914-1918, menant à la famine, et les mécontentements exacerbés par l'immense écart de richesses entre une richissime noblesse et un peuple affamé permettent de faire sens du désir prononcé d'un État fort, même si celui-ci

<sup>159</sup> Mathew ELLIOT « New Iran and the Dissolution of Party Politics under Reza Shah », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 73-76.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 77; Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 138-139.

<sup>162</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 121-126.

devait venir au prix de perdre les progrès démocratiques de 1911. Le résultat de cette aspiration pour une solidification du pouvoir s'est matérialisé en un despotisme totalitaire, qui finalement ne s'avéra pas à la hauteur de sa tâche, succombant en 1941 à la double invasion anglo-soviétique. L'héritage de ce règne de fer de Reza Shah reste à ce jour l'objet de vifs débats, des détracteurs accusant le Shah d'être le progéniteur de tous les maux de l'Iran, aux monarchistes regrettant sa défaite face aux alliés, en passant par des avis plus modérés le percevant parfois comme un mal nécessaire pour échapper à la colonisation. L'objet de ce travail n'est pas d'apporter un regard normatif sur l'œuvre de Reza Shah ; ainsi, le terme de despotisme est ici utilisé dans son sens propre, signifiant par-là le contrôle absolu qu'exerce le monarque sur sa nation. En ce point, ni les défenseurs, ni les critiques du roi ne nient l'aspect absolutiste de son régime, les disputes concernant l'éthique ou l'efficacité de ce gouvernement de caractère, sans aucune ambiguïté, autoritaire.

Afin de mieux réaliser les impacts de cet autoritarisme sur la minorité des Arméniens de Perse, cette section sera divisée en deux sous-parties. La première se penchera sur la répression des communistes. L'association des Arméniens à la gauche fera de ceux-ci des victimes de ce « maccarthysme iranien ». En second lieu, nous chercherons à voir comment se matérialise l'ambition du Shah de créer « un peuple, une nation, un parti », ou, en d'autres termes, la fascisation de l'État et ses répercussions sur l'expression de l'identité.

### *La peur rouge de Reza Shah*

Le rôle instrumental que les Arméniens ont apporté aux développements d'une gauche, notamment socialiste, en Iran, ne peut être surestimé ; en fait, leur implication fut si grande qu'elle en devint peut-être problématique, comme nous le verrons. Ervand Abrahamian et Cosroe Chaqueri ont su montrer au long de leur carrière académique l'implication active et essentielle de la communauté des Arméniens d'Iran dans la création des premiers partis révolutionnaires et marxistes en Perse, dont l'aboutissement majeur sera le parti *Tudeh*, qui prend forme après l'abdication de Reza Shah en 1941, mais dont les racines remontent bien avant. Le Parti Communiste Perse (PCP), et le Parti de la Justice [*Hezbe Edalat*], qui voit le jour en 1917, et est mené par l'Arménien Avetis Sultanzadeh, seront officiellement interdits en 1921, avec la dissolution du Soviet de Gilan, mais poursuit ses activités ouvertement en orchestrant le Conseil Central des Syndicats Commerciaux (CCSC), jusqu'au renforcement du pouvoir de Reza Shah entre 1927 et 1932<sup>163</sup>. Sous cette forme, durant les années 1920, les communistes parviennent à mettre en place une organisation remarquable : syndicats de travailleurs, journaux, jeunesses, cercles de discussion... Parmi les périodiques, qui sont affiliés par régions, celui de Téhéran, *Banvor* [travailleurs] est tenu par les Arméniens<sup>164</sup>. En fait, au travers des rangs des communistes du PCP et du CCSC, les Azéris et Arméniens sont largement surreprésentés ; en effet, puisant leurs effectifs dans des milieux de la manufacture et du commerce, ceux-ci ne parviennent pas à mobiliser les masses agricoles paysannes ethniquement iraniennes<sup>165</sup>. Cette dimension identitaire sera utilisée à leur encontre par le Shah : bien que les communistes affirment que leur lutte est une lutte de classes, ce dernier les accuse de sectarisme ethnique dans sa répression<sup>166</sup>. Les grèves les plus importantes ont lieu en 1929, avec les employés de la compagnie anglo-iranienne de pétrole, à majorité azéris et arméniens encore une fois, pour certains vétérans du Soviet de Gilan, et en 1931 à Ispahan, dans le secteur du textile<sup>167</sup>. La seconde en revanche coûtera cher aux participants : Reza Shah écrase la révolte, les ouvriers sont arrêtés en masse et envoyés à la prison de Qasr, et des mesures sont prises pour interdire toute action similaire<sup>168</sup>. Les meneurs de la révolte sont alors emprisonnés. Ainsi, le *parlement*<sup>169</sup> fait passer en juin 1931 une loi en réponse aux grèves dans les termes suivants :

« Toute personne en Iran qui, en n'importe quel nom ou prétexte, forme ou dirige un groupe, une association, ou une faction de celle-ci, dont le dessein et la conduite est l'opposition à la monarchie

---

<sup>163</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 138-139.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>165</sup> *Ibid.*, pp. 128-130; Reza M. GHODS, « The Iranian Communist Movement under Reza Shah », in *Middle Eastern Studies*, 1990, Vol. 26, No. 4, p. 506.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 507.

<sup>167</sup> *Ibid.*, pp. 507-508.

<sup>168</sup> *Ibid.*

<sup>169</sup> Rappelons qu'en 1931 le parlement ne peut être considéré comme un réel organe légitime de l'État mais la façade utilisée par le roi pour exercer son pouvoir.

constitutionnelle iranienne, ou ne contient une idéologie communiste (*ichtiraki*) [...] toute personne qui devient un membre d'un groupe, d'une association ou d'une faction de celle-ci, formé afin de poursuivre les desseins ci-mentionnés [...] tout iranien membre d'un groupe ou d'une association ayant pour but d'opposer la monarchie constitutionnelle iranienne ou défendant une idéologie ou conduite communiste, même si ce groupe ou organisation devait être formé à l'étranger [...] sera punie par un emprisonnement allant de 3 à 10 ans »<sup>170</sup>.

Notons l'emploi du terme d'origine arabe *ichtiraki* [collectivisme] pour désigner l'idéologie, qui est plus vague et permet d'amalgamer également les socialistes ou anarchistes à la définition, malgré le fait que le PCP se définit avec le mot d'emprunt « *komunist* ». Ainsi, le communisme est effectivement rendu formellement interdit, sous toutes ses formes. En parallèle aux événements qui ont lieu en Iran, à ce moment même, des communistes exilés en URSS, dont Sultanzadeh, se retrouvent victimes des purges de Staline<sup>171</sup>. On peut également remarquer l'emploi générique du terme « monarchie constitutionnelle », dans une période où l'absolutisme est un meilleur qualificatif du type de régime. Malgré la forte répression, l'idéologie ne disparaît pas pour autant : la création du parti *Tudeh* et son succès initial en sont bien la preuve. Or, le fait qu'il fut nécessaire d'attendre la destitution de Reza Shah en 1941 pour que cela ait lieu démontre la sévérité de l'interdiction qui plane à l'encontre du communisme durant l'entre-deux-guerres. Le succès des premières vagues d'arrestations en masse entre 1927 et 1931 prive ainsi l'aile d'extrême gauche de beaucoup de ses effectifs arméno-azéris, ce qui transférera la flamme idéologique aux étudiants iraniens, qui poursuivent clandestinement activités et grèves sporadiques au long des années 1930, souffrant souvent eux-mêmes d'emprisonnement également, mais par conséquent, la décennie verra pour la première fois une participation importante dans la gauche *collectiviste* (pour reprendre le terme employé par l'État) d'Iraniens non originaires des minorités arménienne et azérie<sup>172</sup>.

La paranoïa du Shah envers toute mouvance à caractère communiste est facilement comprise lorsque l'on s'attarde sur les précédents historiques qui l'entourent. La création du Soviet de Gilan, avec l'appui des Bolchéviques, est un signe, sur le sol-même de la Perse, du risque posé à l'intégrité territoriale du pays face à l'expansionnisme dont font alors preuve les leaders de Moscou. En 1920, l'armée rouge envahit l'Arménie et l'Azerbaïdjan, aux frontières nord de l'Iran ; si cette offensive s'inscrit dans un effort de regagner le contrôle des anciennes possessions de l'empire russe, elle prouve néanmoins que les Soviétiques sont prêts à s'en prendre à des républiques dont l'indépendance est internationalement reconnue, comme il en est également le cas avec la Pologne, l'Ukraine, les pays Baltes ou encore la Géorgie. N'oublions pas en effet que la Perse est le premier pays, en 1918, à reconnaître l'indépendance de la République d'Arménie. Bien que Téhéran se rassure, aux premières heures de la révolution russe, des garanties déclarées par les Bolchéviques et de leur condamnation de l'impérialisme du Tsar, la réalité du terrain confirme ainsi que ces promesses ne peuvent être assurées et que si l'Iran veut continuer à exister en tant qu'État indépendant, une méfiance à l'égard de l'URSS sera de mise. De cette manière, peu de changements ont donc lieu par rapport à l'attitude envers la Russie tsariste : les siècles précédents ont été marqués par un expansionnisme similaire, avec la conquête des régions du Caucase autrefois sous contrôle *safavide*, se traduisant donc en une continuité des enjeux. La géopolitique de l'entre-deux-guerres donne par conséquent toutes les raisons au gouvernement de Téhéran, tant sous Reza Shah que sous son fils successeur, de pratiquer une politique de grande méfiance à l'égard de toute mouvance procommuniste. Cela se traduit par une répression impartiale de tout sympathisant, immédiatement associé, dans cette vision, aux projets de Moscou. L'implication de la communauté arménienne dans la genèse des mouvements communistes en Iran, et leur surreprésentation au sein de ceux-ci (phénomène partagé avec les Azéris, également très actifs dans la gauche révolutionnaire), provoque par conséquent un amalgame de la part des autorités, qui font rapidement l'association entre les deux. Cela est par ailleurs probablement renforcé par certains facteurs, comme la publication de journaux en Arménien (*Bamvor* à Téhéran), ou la demande faite par certains d'autoriser l'enseignement de la langue azérie ou arménienne dans les écoles<sup>173</sup>. Cosroe Chaqueri, qui regrette pour sa part le manque d'étude approfondie sur le sort des Arméniens durant l'entre-deux-guerres, se contente de l'hypothèse selon laquelle

---

<sup>170</sup> *Loi pour la sauvegarde de la sécurité nationale*, Comité judiciaire, procédures parlementaires, 8<sup>ème</sup> Majlis, 31 juin 1931. [traduit en français par l'auteur].

<sup>171</sup> Reza M. GHODS, « The Iranian Communist Movement under Reza Shah », *op. cit.*, p. 508.

<sup>172</sup> Ervand ABRHAMIAN, *Iran Between Two Revolutions*, *op. cit.*, pp. 154-155.

<sup>173</sup> *Ibid.*, pp. 128, 198.

cette association qui surgit durant la répression par Reza Shah des communistes, suffit à dissuader les Arméniens d'Iran de s'engager dans la politique, ce jusqu'à l'abdication du roi, période à partir de laquelle ils se réengageront, notamment auprès de *Tudeh*, mais avec une influence moindre qu'auparavant suite à ce long laps de temps<sup>174</sup>. Il précise par ailleurs qu'en effet, nombre d'entre eux succombent aux répressions, certains leaders sont exécutés ou emprisonnés, mais que la communauté au sens large ne s'isole pas de la société et poursuit souvent des carrières fructueuses, mais éloignées de l'action politique<sup>175</sup>.

Enfin, dernier aspect géopolitique à prendre en considération, il faut rappeler le rapprochement diplomatique entre Téhéran et Berlin, qui se poursuit et s'accroît même avec l'accession au pouvoir du parti national-socialiste en 1933. Toujours anxieux des potentielles velléités expansionnistes des Soviétiques et des Britanniques, qui contrôlent désormais tous les pays frontaliers de l'Iran à l'exception de l'Afghanistan, le Shah trouve un partenaire mutuellement bénéfique auprès des Allemands. Ceux-ci les soutiennent en effet dans des projets d'infrastructure, comme la ligne de chemin de fer trans-iranienne, dont la construction débute en 1927 et s'achève en 1938 avec l'aide du *Konsortium für Bauauführungen in Persien*<sup>176</sup>, mais également avec les routes (le terme allemand *Autobahn* reste à ce jour celui employé pour désigner les autoroutes en persan), et dans les airs, où la compagnie *Junkers* établit le premier service aérien en Iran, en fournissant des avions assurant les liaisons entre les villes importantes du pays<sup>177</sup>. Le soutien se prolonge toutefois aux domaines plus stratégiques : dans son effort de modernisation de l'armée, le Shah équipera son infanterie du casque allemand (*Stahlhelm*) et d'armes légères d'origine allemande (fusils *Mausers*, pistolets *Luger*) mais construites sous licence en Tchéquie, afin d'outrepasser les sanctions du traité de Versailles<sup>178</sup>. Post-1933, la contrepartie que les nazis chercheront à obtenir sera une plus grande influence dans la région pour contrebalancer le poids de leurs rivaux, qui se traduira notamment par l'établissement de radios de propagande, telles que Radio Berlin<sup>179</sup>. Le rapprochement germano-iranien sera suffisamment important pour justifier l'invasion anglo-soviétique de 1941, même si les raisons pratiques restaient fondamentalement la nécessité de créer un couloir de ravitaillement pour fournir l'armée rouge en équipement militaire, dans le cadre de l'accord prêt-bail. Toutefois, les inquiétudes des alliées n'étaient pas infondées : l'*Abwehr* tentera de mener des opérations couvertes (au succès limité) depuis le sol iranien tout au long de la guerre<sup>180</sup>. Ce qu'il faut retenir est qu'un rapprochement avec le régime nazi n'a pu que renforcer l'attitude déjà fortement anti-communiste du Shah, étant donné la position du *Reich* vis-à-vis de cette idéologie.

Finalement, pour emprunter à la méthodologie de l'analyse contrefactuelle, nous pouvons nous demander si, en l'absence d'association entre les Arméniens et les communistes, ceux-ci auraient tout de même été ciblés. Pour que ce scénario puisse être plausible, il faudrait inventer un cas hypothétique où les Bolchéviques ne seraient pas parvenus à prendre le pouvoir en Russie, sans quoi, une République d'Arménie indépendante aurait probablement fini par céder à la pression et tomber dans la sphère d'influence ou sous le contrôle direct de Moscou. Ainsi, si la Révolution de 1917 s'était soldée en la création d'une monarchie constitutionnelle ou d'une république russe, et que la République d'Arménie, sous ses frontières de 1919 avait pu être maintenue, quelle attitude est-ce que les Arméniens d'Iran auraient-ils eue ? Une analogie simple serait de prendre le précédent historique de l'Empire ottoman : avant même qu'en pratique, les Arméniens ne soutiennent réellement l'indépendance (le parti *Dachnak* ne considérant sérieusement cette éventualité qu'à partir de 1915), les suspicions ottomanes à leur égard engendrent une vive réaction du régime de Constantinople. Utilisant le prétexte d'une trahison au profit d'une collaboration avec les Russes, les Ottomans commettent un génocide de grande envergure touchant tous les Arméniens, qu'ils soient activement engagés dans les efforts d'indépendance ou non. Similairement, en Perse, peu importe la volonté

---

<sup>174</sup> Cosroe CHAQUERI, « The Armenian intelligentsia and Non-Armenian Elites in Modern Times: reciprocal outlooks », in Cosroe CHAQUERI (ed.) *The Armenians of Iran, op. cit.*, pp. 143-144.

<sup>175</sup> *Ibid.*

<sup>176</sup> Manfred POHL, *Philipp Holzmann : Geschichte eines Bauunternehmens 1849-1999*, Munich, C.H. Beck, 1999, p. 189.

<sup>177</sup> Farrokh KAVEH, « The Iranian Air Force 1924-1941 », *KavehFarrokh*, 19 juin 2014. <https://www.kavehfarrokh.com/military-history-1900-present/the-iranian-air-force-1924-1941/> (accédé le 3 novembre 2022).

<sup>178</sup> Robert BALL, *Mausers Military Rifles of the World*, Gun Digest Books, 2006, p. 123.

<sup>179</sup> Jeffrey HERF, « Nazi Germany's Propaganda Aimed at Arabs and Muslims During World War II and the Holocaust: Old Themes, New Archival Findings », in *Central European History*, 2009, Vol. 42, no. 4, pp. 715-718.

<sup>180</sup> A ce sujet, voir Adrian O'SULLIVAN, *Nazi Secret Warfare in Occupied Persia (Iran): The Failure of the German Intelligence Services, 1939-45*, Londres, Palgrave MacMillan, 2014.

des Arméniens d'Iran, si ceux-ci eussent été soupçonnés d'irrégentisme, le régime autoritaire de Reza Shah n'aurait sans doute pas hésité à les réprimer. Et à cet effet, il aurait suffi d'un appel de la part d'Erevan, tel qu'il a été fait avec le prince Hovsep Arghoutian lors de sa visite en Perse<sup>181</sup>. Le fait que l'argument de l'association au communisme ait servi à réprimer les Arméniens n'est donc qu'incidentel, et si dans un scénario hypothétique, le nationalisme indépendantiste avait été privilégié, le résultat aurait probablement été le même, si ce n'est potentiellement, plus sévère, dans la mesure où il aurait pu menacer l'intégrité territoriale.

### *Les efforts de fascisation de l'État iranien*

Si, dans la théorie, comme nous l'avons vu, les aspirations de Reza Shah tendent à un modèle proche des idéologies fascistes alors en développement en Europe, son État est loin de posséder les capacités industrielles, organisationnelles ou bureaucratiques de l'Italie ou de l'Allemagne contemporaine, et l'implémentation d'un agenda politique de ce type sera donc limitée par les capacités réelles de l'époque. Ainsi, même en donnant une priorité absolue à ses forces armées, pour lesquelles il consacre énormément de ressources afin de protéger sa nation d'une invasion potentielle, il suffira de moins d'une semaine aux alliés pour prendre le contrôle du pays : la nouvelle armée, tant vantée du Shah, ne fait strictement pas le poids face aux forces bien plus modernes et disciplinées des Britanniques et des Soviétiques. Néanmoins, l'impact sur la vie civile de cet autoritarisme, rêvant de la mise en place d'un État moderne unifié sur tous les plans, y compris identitaire, ne seront pas négligeables. Les mesures restent toutefois ciblées : pas toutes les minorités souffrent au même niveau. Par exemple, les Zoroastriens, salués par les nationalistes comme héritiers du patrimoine historique persan, ne sont pas pris pour cible. En revanche, il semblerait que plus un peuple s'éloigne de l'idéal « moderne et occidental » recherché par le souverain, plus celui-ci est touché. C'est le cas des nomades, qui se voient victimes de sédentarisation forcée, de relocalisations, voire d'exécution, point sur lequel nous reviendrons sous peu. En revanche, d'autres groupes, pourtant dotés d'une identité distincte, ne sont pas particulièrement frappés : les Azéris, qui possèdent leur propre culture, langue et histoire, se voient limités par une obligation d'apprendre le persan, mais en dehors de cela, ne subissent pas de discriminations majeures. Comment expliquer ce phénomène ? Si la littérature n'a pas encore explicitement abordé la question, il est possible d'y apporter une réponse en trois temps. Tout d'abord, similairement à l'Arménie, la République d'Azerbaïdjan, établie en 1918, est absorbée par l'URSS en 1920, limitant ainsi les potentielles velléités irrédentistes. La réalité de l'époque semble privilégier les grandes puissances régionales plutôt que les petits États nations, rendant les espoirs d'indépendance plutôt illusoire. Ensuite, il y a l'échec du *pantouranisme* ottoman, qui avait tenté, au crépuscule de l'Empire, de rallier les peuples turciques à leur cause, sans succès. L'éventualité d'un rattachement à la Turquie a peut-être été assouvi par ce manque de réussite. Enfin, le point le plus important sans doute, les Azéris d'Iran jouissent d'une position relativement privilégiée en cette première moitié du vingtième siècle. Loin d'être écartés du plan politique, ils tiennent souvent des places prestigieuses, tant du temps de la monarchie *qadjare*, elle-même d'origine azérie, que dans la phase post-révolution constitutionnelle, où leur rôle a par ailleurs été essentiel. En effet, pour des raisons géographiques notamment, l'Azerbaïdjan d'Iran devient rapidement l'une des régions les plus développées du pays, avec Tabriz, l'ancienne capitale *safavide*, comme plaque tournante de la modernisation. Cette association faite entre habitants de cette région, pour la plupart des Azéris et Arméniens d'Iran, et progrès, modernité ou industrialisation, leur octroie probablement, dans la vision futuriste de Reza Shah, une place particulière, qui leur épargne un certain degré de répression. Ils ne s'en sortent cependant pas indemnes.

Les efforts de centralisation et d'unification nationale qui ont lieu sous Reza Shah, il faut le préciser, connaissent des précédents historiques. Sous la dynastie précédente, Mozaffar Eddine Shah entame ainsi un premier effort de construction d'État-nation centralisé sur le modèle européen, ce qui le pousse à expulser une série de tribus arabes qui rejoindront la rive sud du Golfe Persique en 1889<sup>182</sup>. Autre minorité vivant depuis longtemps sur le territoire iranien, les Arabes continueront d'être marginalisés sous le régime de Reza Shah. Le témoignage de ceux-ci, qui quitteront leur pays au profit des États de la trêve ou du Koweït, régions

---

<sup>181</sup> Richard G. HOVANISSIAN, *The Republic of Armenia / Vol. 2, From Versailles to London, 1919-1920*, op. cit., pp. 527-528.

<sup>182</sup> Alexandre KAZEROUNI, *Le miroir des cheikhs : Musée et politique dans les principautés du golfe Persique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017, pp. 66-67.

sous administration britannique, nous en apprend davantage sur les effets pratiques des mesures mises en œuvre pour l'unification nationale. Ainsi, Muhammad Gharib Hatim donne notamment les raisons suivantes pour expliquer l'exode de ce peuple hors de l'Iran<sup>183</sup> :

« Les pressions du gouvernement central de Chiraz sur les gouverneurs des Arabes et les cheikhs des tribus, ainsi que la réduction et la réunion de leurs domaines,

Le désarmement des villages et des villes du sud de l'Iran en 1348 de l'Hégire [1929] consécutif à un décret en ce sens,

La promulgation d'une loi imposant le service militaire alors qu'auparavant le seul service était celui dû au Cheikh et la seule obéissance celle envers lui,

La désignation de gouverneurs persans à la tête des villages et des villes arabes dans le sud de l'Iran,[...] ».

Bien que ces témoignages ne concernent la minorité arabe, ils sont révélateurs du type d'actes entrepris pour appliquer les projets nationalistes et autoritaires du régime. Dans le cas de certaines populations, l'organisation tribale de leurs sociétés les rend encore plus susceptibles d'être touchés en la mesure où ce modèle ne correspond pas aux idéaux modernistes d'inspiration européenne recherchés. Avant même que Reza Khan n'accède au titre de Shah, en 1922, en tant que colonel de la brigade cosaque, il entraîne des pratiques semblables, en s'en prenant à différentes tribus plus ou moins nomades : Kurdes, Qachqaïs, etc.<sup>184</sup>. Il a donc une expérience personnelle en matière de répressions de minorités marginalisées, où l'emploi de la force est monnaie courante. Il faut noter au passage, que loin d'être perçues comme brutales ou injustes, le parlement salue au contraire ces interventions, la population sédentaire ayant longtemps souffert de raids de la part des nomades, et, dans une logique paternaliste, voyant probablement leur sédentarisation comme un progrès pour ceux-ci<sup>185</sup>.

Bien sûr, les Arméniens d'Iran ne fonctionnent pas selon le mode de vie des tribus nomades, et ne sont donc pas affectés de la même manière. En revanche, une des mesures qui peut les impacter est le désarmement, qui concerne la population au sens large. A une époque où les mouvements révolutionnaires dépendent souvent de masses populaires armées pour revendiquer leurs aspirations (Russie 1917, Allemagne 1918, Espagne 1936, ...), comme l'avaient par ailleurs fait les combattants *Dachnak* et *Hnchak* aux côtés des constitutionnalistes ou de Mirza Kouchik Khan, cette perte de capacité de se défendre est un handicap certain. Si aujourd'hui, l'argument souvent repris par les milieux pro-armes aux États-Unis, selon lequel celles-ci sont le seul moyen pour les citoyens de se défendre contre un régime autoritaire, peuvent parfois paraître illusoire tant la balance de force entre une armée moderne et une milice populaire est grande, durant la première moitié du vingtième siècle, la Perse ne dispose que de quelques brigades, de surcroît peu équipées et entraînées. Dans ce contexte, une insurrection populaire, même légèrement armée, peut causer des ravages importants, comme l'a démontré l'échec de Mohammad Shah Qadjar contre les constitutionnalistes, dont les bandes armées ont su repousser les cavaliers loyalistes. Ainsi, sans réel parlement (à partir de 1927), et sans moyen de riposter par les armes (dès 1929), il ne subsiste que peu ou pas d'enceintes au travers desquelles les voix minoritaires peuvent s'exprimer dans la politique iranienne.

Tout régime autoritaire requiert également un système de censure pour taire les critiques. Nous avons mentionné précédemment l'importance des périodiques, tel que *Banvor*, rédigé par les Arméniens à Téhéran. L'impact de la censure sur ce genre de publications ne peut être surestimé : si en 1921, selon le Ministère de l'Éducation, 344 nouvelles publications paraissent, le nombre descend à 80 en 1935, sous la pression des différents appareils de l'État<sup>186</sup>. L'attitude du futur souverain vis-à-vis des critiques est évidente avant même que celui-ci ne prenne le pouvoir : son gouvernement militaire décrète déjà en 1922 vouloir « briser les plumes et couper les langues », menaces qui seront rapidement mises en pratique avec l'assassinat en 1924

---

<sup>183</sup> Muhammad GHARIB HATIM, in Alexandre KAZEROUNI, *op. cit.*, p. 69.

<sup>184</sup> Reza M. GHODS « Iranian Nationalism and Reza Shah », *op. cit.*, p. 38.

<sup>185</sup> *Ibid.*

<sup>186</sup> Ministère de l'Éducation, Statistiques, in Karim SOLEIMANI, « Press censorship in the Reza Shah era, 1925–41 », in Bianca DEVOS & Christoph WERNER (ed.), *Culture and Cultural Politics under Reza Shah*, Abingdon, Routledge, 2014, p. 193.

de l'écrivain Mirzadeh Eshqi, qui marque le début d'une terreur contre les penseurs indépendants<sup>187</sup>. Karim Soleimani, qui a analysé les effets de ces politiques, décrit une transformation des documents de la période de 1925 à 1941, qui passent du scepticisme face au nouveau despote à une servitude totale<sup>188</sup>. Il sépare en trois phases ces années, avec la plus stricte lors du règne de Teymourtach au poste de ministre de la Cour, jusqu'en 1932, qui, avec l'aide de la police [*Nezamijeh*], rend toute publication en contradiction avec les actions du régime virtuellement impossible et sévèrement punie. Ainsi, en 1928, la presse d'Azerbaïdjan, zone dont l'importance a été suffisamment établie ici, a été tout simplement bannie<sup>189</sup>. Les mesures implémentées empêchent tout article d'être propagé sans avoir été au préalable inspecté par le ministère de la Cour ou le Bureau Central de la Police ; même les auteurs de fictions sont touchés<sup>190</sup>. Par ailleurs, les journaux d'opposition basés à l'étranger sont également formellement interdits et des actions sont entreprises pour tenter de poursuivre leurs rédacteurs<sup>191</sup>. Pour s'inspirer, le gouvernement de Reza Shah demande à ses ambassades en Italie et en Allemagne fascistes, en 1936, de rapporter des comptes-rendus des pratiques en place à Berlin et Rome en matière de censure<sup>192</sup>. Dans un tel environnement, il va sans dire que le débat public est rendu inexistant, sous peine de prison, d'exil ou pire. Des journaux peuvent être parfois interdits pour des raisons totalement triviales, comme le démontre l'exemple de *Ostovar-e Qom*, qui se voit censuré pour avoir simplement parlé du gêne occasionné par les bruits d'une usine dans la ville de Qom<sup>193</sup>. Si les Arméniens d'Iran avaient été des pionniers dans le domaine de la presse, et plus particulièrement de la presse politisée, la réalité contemporaine rendait cette entreprise périlleuse. L'abondance de journaux qui reverront le jour à la suite de l'abdication de Reza Shah nous prouve néanmoins que l'espoir n'a certainement pas disparu, mais que la caution a dû être privilégiée chez les penseurs qui se retrouvaient vulnérables face à un pouvoir despotique opposé à la critique. Toutefois, reprenant l'exemple du groupe de Berlin, les journaux de nature nationaliste, autorisés voire subventionnés par le régime, ont pu profiter de cette période pour s'implémenter dans les esprits de manière durable, en favorisant ainsi de nouvelles idées qui persistent à ce jour (aryanisme, modernisation séculaire, etc.) Le silence de la gauche progressive a donc tout de même entraîné des répercussions certaines sur le poids d'idéologies qui jouissaient d'un soutien autrefois bien plus fort, comme en témoigne les succès des révolutionnaires du Gilan et d'Azerbaïdjan au crépuscule de la Première Guerre mondiale. Ce changement de paradigme, où la pensée en vogue passe d'un progressisme marqué de gauche à un nationalisme radical ne laisse certainement pas la place privilégiée aux minorités qu'ont pu connaître Azéris et Arméniens durant les deux premières décennies du vingtième siècle, et leur assure un rôle bien plus réduit dans les années à venir.

L'un des instruments des réformes employé par Reza Shah est le Ministère de l'Éducation. Si celui-ci est responsable en partie de la censure, son rôle principal se joue dans la restructuration du cursus éducatif. L'ère *qadjare* avait largement délaissé cette sphère, laissant aux clercs religieux [*akhund*] la tâche d'éduquer les enfants qui pouvaient se le permettre, de manière particulièrement rudimentaire<sup>194</sup>. Dans ce contexte, les établissements de qualité étaient à trouver auprès des écoles missionnaires chrétiennes, basées sur le modèle occidental, dont la plus célèbre était installée depuis 1851 à Téhéran, le *Dar Ol-Fonoun*<sup>195</sup>. Une majorité des hommes d'État sous la dynastie *qadjare*, puis durant la période post-révolution constitutionnelle sont éduqués dans ce genre d'établissements<sup>196</sup>. Les écoles arméniennes, mais aussi les écoles juives, grâce entre autres à leurs contacts avec l'Occident, fournissent à cette époque une éducation en avance sur le modèle désuet des *akhund*, ce qui explique également le succès de ces minorités dans les cercles intellectuels<sup>197</sup>. Cependant, la situation va changer avec les projets de Reza Shah. Celui-ci, bien conscient des graves lacunes dans le système de l'éducation, tentera de le centraliser, à l'aide du Ministère éponyme, et de l'employer pour

<sup>187</sup> Karim SOLEIMANI, « Press censorship in the Reza Shah era, 1925–41 », in Bianca DEVOS & Christoph WERNER (ed.), *op. cit.*, pp. 181-183.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>189</sup> *Ibid.*, pp. 184-185.

<sup>190</sup> *Ibid.*, pp. 186-187

<sup>191</sup> *Ibid.*, pp. 187-188.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 190.

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>194</sup> Amin BANANI, *The Modernization of Iran: 1921-1941*, *op. cit.*, pp. 85-88.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>196</sup> *Ibid.*

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 95.

l'unification nationale, en imposant notamment un apprentissage généralisé de la langue persane (qui connaît elle-même des réformes alors), et en allant jusqu'à, en 1930, interdire les cours de langue arabe<sup>198</sup>. L'effort d'assimilation des minorités se poursuivra en ciblant graduellement les écoles juives, bahaïes et arméniennes, dont les diplômes seront rendus caducs en 1934, avant d'être fermées officiellement en 1939<sup>199</sup>. Si la fermeture fut de courte durée, l'abdication du Shah survenant en 1941, le climat d'angoisse généré par les étapes graduelles a probablement engendré de graves répercussions. La non-reconnaissance par l'État des diplômes est une mesure particulièrement marginalisante, visant ainsi à forcer les élèves à rejoindre les écoles gouvernementales et suivre le cursus nationaliste pour s'assimiler. Toutefois, la modernisation apportée par le Ministère entraîne également des effets positifs : en remplaçant la méthode languissante du cours à domicile par l'*akhund* du village au profit de véritables écoles structurées, qui reçoivent des enseignants professionnels formés dans des collèges créés à cet effet, il permet de letter la population, et la sensibiliser à des sujets autrefois peu abordés, comme il en est le cas avec l'histoire (notamment préislamique), matière évidemment mise en avant dans une logique nationaliste. Ainsi, si le nouveau Ministère de l'Éducation permet de diffuser le savoir au sein de la population, le phénomène indirect qui s'ensuit est une perte du « monopole du savoir » que détenaient les élèves ayant eu le privilège de s'inscrire dans une école de missionnaire ou une école arménienne.

Enfin, l'imposition de la langue persane est accompagnée d'une série d'impacts qui touchent le domaine de la culture. Cette imposition s'inscrit dans un plus large processus de réinvention de la langue, en la « purifiant », c'est-à-dire, en retirant autant de mots d'emprunts et de formations grammaticales issues de l'arabe que possible, tout en remplaçant certains par des néologismes qui puisent leur inspiration sur la langue persane<sup>200</sup>. A cette époque, les orientalistes européens redécouvrent le moyen-persan, appelé *pahlévi*, que les architectes des réformes en Iran utiliseront comme modèle, geste faisant écho aux discours du groupe de Berlin, saluant les recherches d'archéologues occidentaux et regrettant la perte d'un savoir antique chez les Iraniens<sup>201</sup>. Beaucoup de termes, désignant parfois des nouvelles inventions qui nécessitent la création d'une nomenclature absente dans l'ancien vocabulaire (télévision, radio, etc.) se calqueront également sur le français ou l'allemand. Dans les deux cas, l'approche occidentaliste est évidente, bien que Reza Shah ne franchisse pas le pas que Moustapha Kemal osera franchir en adoptant l'alphabet latin. Si les révolutionnaires arméniens combattant à Tabriz se plaignaient de la difficulté de communication avec leurs homologues iraniens, faute de parler le persan pour beaucoup d'entre eux, son apprentissage forcé aura au moins pu avoir l'effet positif de faciliter les échanges. En revanche, un effet d'assimilation culturelle est inévitable avec ce genre de pratiques, et il se peut que certains y succombent graduellement en perdant l'attache à leurs racines. Néanmoins, l'implémentation de réformes de cette ampleur ne se fait pas du jour au lendemain. Cela s'observe par exemple avec les troupes théâtrales non persanophones à Tabriz, qui doivent s'adapter difficilement à leur nouvelle audience, qui ne comprend pas l'arménien<sup>202</sup>. En effet, le théâtre était un autre domaine où les Arméniens avaient été pionniers en Iran, et celui-ci s'était implémenté dans la province d'Azerbaïdjan, introduisant avec succès des pièces traduites de l'arménien ou du français, de Shirvanzadeh à Molière<sup>203</sup>. Christoph Werner, qui a étudié le sujet, précise qu'il ne faut pas se concentrer uniquement sur la censure cependant ; bien que les artistes et auteurs restent sous le scrutin des autorités, celles-ci montrent un véritable enthousiasme envers des marqueurs de sophistication occidentale comme les arts, qui sont alors mis en avant<sup>204</sup>. Cela dit, on peut alors constater un phénomène semblable à ce qui se passe avec les périodiques politiques : un domaine, autrefois privilégié par une certaine niche intellectuelle, est passé à un plus large public, cette fois-ci, bien que graduellement, ethniquement iranien, rendant petit à petit obsolète l'avant-gardisme arménien qui en avait une forme de monopole.

---

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>200</sup> A ce sujet, voir John R. PERRY, « Language Reform in Turkey and Iran », in Touraj ATABAKI & Erik Jan ZÜRCHER (ed.), *op. cit.*, pp. 238–259.

<sup>201</sup> Afshin MATIN-ASGARI, « The Berlin circle: Iranian nationalism meets German countermodernity », in Kamran Scott AGHAIE & Afshin MARASHI, *op. cit.*, p. 57.

<sup>202</sup> Christoph WERNER, « Drama and operetta at the Red Lion and Sun: Theatre in Tabriz 1927–41 », in Bianca DEVOS & Christoph WERNER (ed.), *op. cit.*, pp. 219–220.

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>204</sup> *Ibid.*, pp. 222–223.

## Plan externe : conclusion

Les observations faites sur le plan externe montrent que celui-ci prévaut largement sur l'axe interne. Ici, les facteurs exogènes à la communauté imposent des lignes directrices restrictives et restructurent la société au sens large. Evidemment, le despotisme grandissant du monarque prend une place dominante : en mettant fin au multipartisme et en sécurisant un pouvoir absolu, les marges d'expression politique en désaccord avec ses idées sont pratiquement inexistantes. Cela affecte bien sûr toute pensée divergente, peu importe l'identité de ses géniteurs. En revanche, les Arméniens sont particulièrement perçus d'un air suspicieux étant donné l'amalgame fait entre leur communauté et la gauche politique révolutionnaire, pour laquelle certains ont assidument œuvré à la réalisation. La *peur rouge* du Shah cible ainsi tout penchant communiste ou socialiste, forçant les tenants de ces idéologies à maintenir une forte discrétion ou subir les conséquences de leurs principes, se soldant souvent en arrestation, si ce n'est pire. Concernant les prises de positions du nouveau nationalisme iranien, ce dernier ne mentionne explicitement pas ou peu les minorités ; encore concerné principalement par des questions d'autodéfinition et de positionnement par rapport à l'Occident, tant émulé, tant craint pour son impérialisme. La volonté d'unifier, sur tous les plans, la nation, laisse toutefois comprendre qu'aucune place ne serait laissée à la pluralité, si la société rêvée du futur devait adopter une nouvelle identité, celle-ci serait singulière, faite d'un mélange d'inspirations, tantôt d'Europe, tantôt de la Perse préislamique, idéalement séculaire. Toutefois, ce futurisme, par ses penseurs, mais aussi son application, révèle un phénomène au premier abord inattendu : si les conditions, au crépuscule de la dynastie *qadjare* en déclin, avaient assuré une place particulière à la minorité arménienne, jouissant de meilleurs contacts avec le monde extérieur, d'une éducation plus poussée que la majorité des Iraniens grâce aux écoles chrétiennes, et de l'avantage de la mainmise sur les centres d'imprimerie, les changements qui s'opèrent à partir des années 1920 vont leur faire perdre ces privilèges, alors que les réformes généralisent l'éducation et que des Iraniens à l'étranger créent de nouveaux réseaux de pensée. Ainsi, ce dernier point, sans doute le plus important, présente un effet secondaire sûrement involontaire de la modernisation, avec cette perte de monopole du savoir. L'ancienne forte connexion entre révolutionnaires socialistes et Arméniens aux frontières des trois Empires est ainsi soudain mise de côté au profit du cercle de Berlin et son attaché au nationalisme désormais dominant en Iran.

# Conclusion

## Rappel de la démarche de recherche et résultats

La démarche adoptée lors de ce travail était une analyse en deux axes, qui permettait d'articuler différentes perspectives dans le cadre de la transformation de l'État qui s'effectue en Iran dans la période post-révolution constitutionnelle. Afin d'étudier le sort de la communauté arménienne dans la sphère politique, nous avons d'abord pris le point de vue de cette dernière, afin de voir s'il était possible de trouver des pistes sur leur disparition graduelle. Dans un premier temps, en s'attardant sur l'intelligentsia arméno-iranienne, nous avons pu constater qu'un nombre non négligeable de figures proéminentes quittent le devant de la scène, pour des raisons variées. Certains rejoignent la République d'Arménie, puis l'URSS, d'autres sont tués dans leur lutte, mais un nombre important se dissipe sous une forme d'intracabilité, dans la mesure où il devient impossible de trouver des sources attestant de la fin de leur existence. Cela implique que leur reste de leur vie n'a probablement pas fortement marqué l'histoire, sans quoi cet anonymat ne serait pas présent. Toutefois, les effectifs se reforment de génération en génération, et la perte de leaders, même centraux, n'est pas automatiquement synonyme de la fin d'un mouvement. Cette première partie nous mène donc à une conclusion nuancée : certes, des figures mémorables sont regrettamment absentes de la vie politique en Perse, aux alentours de la fin de la guerre civile russe. Or, ce constat ne suffit aucunement à expliquer en quoi le reste de la communauté arménienne n'aurait pas gardé la flamme allumée pour poursuivre leur implication. Cela nous a donc mené à un questionnement sur les Arméniens d'Iran dans un sens bien plus large : la population a-t-elle été affectée par des larges changements ? Il était impossible d'aborder le sujet sans passer par une problématique complexe, celle du bilan humain de la première guerre mondiale sur le territoire perse. A cet égard, le débat entre les historiens continue, faute de statistiques contemporaines précises. Néanmoins, l'information disponible permet de déduire que l'impact était majeur au niveau national, engendrant des morts qui se chiffrent en millions, de famine et de maladies, en partie liées au conflit. La souffrance dont la communauté arménienne est victime est disproportionnée par rapport au reste de la Perse : en effet, beaucoup d'Arméniens, réfugiés du génocide, sont touchés par les conditions encore plus difficiles des camps. Les maladies s'y propagent plus rapidement étant donné la nature concentrée de ces espaces, et par conséquent, les efforts d'entraide intercommunautaires perçoivent les dommages collatéraux des risques d'infections. Toutefois, bien que ces calvaires soient sans nul doute coûteux sur les plans démographiques ou moraux, la communauté ne disparaît pas pour autant de manière aussi drastique que sur le sol ottoman. En effet, une croissance entre les estimations du début du siècle et du milieu est observable ; il en demeure que la mortalité excessive des années 1914 à 1921 n'ont certainement pas laissé les membres de la communautés indifférents. Cela n'engendre en revanche pas un exode massif vers la République d'Arménie, ni vers l'Union Soviétique. Bien sûr, des activistes convaincus rejoignent, par patriotisme ou idéologie, le voisin du nord, mais les repeuplements majeurs n'auront lieu qu'après la seconde guerre mondiale, et non pas sous le règne de Reza Shah, où l'on observe une absence totale de mentions d'un tel phénomène. Cependant, cette absence d'exode démontre la preuve d'un autre point d'importance cette fois-ci crucial : le manque de fluidité des déplacements transfrontaliers. Nous avons établi dès l'introduction que cette facilité du mouvement des idées et des personnes dont avaient pu jouir les Arméniens était un atout indispensable, qui leur avait permis d'atteindre une position particulière au sein des sociétés où ceux-ci prospéraient. Avec la montée des régimes autoritaires, les frontières ne sont plus aussi perméables : en témoignent les exécutions de Joseph Karakhanian et Ivan Kolomiitsev par exemple<sup>205</sup>. Avec le temps, cette tendance ne fera que de s'aggraver, en particulier du côté soviétique, où le régime de Staline profite d'une police secrète implacable.

Ainsi, de l'axe interne, nous retiendrons avant tout un vide qui se crée dans les noms proéminents de l'élite intellectuelle, ainsi qu'un durcissement des frontières, freinant drastiquement les déplacements, tant humains qu'idéels. Les Arméniens d'Iran ne quittent toutefois pas le territoire en masse, et les constats effectués sur cet axe sont à eux seuls insuffisants pour répondre à notre question de recherche, c'est pourquoi il est nécessaire de prendre également le point de vue opposé, en observant la métamorphose de l'État iranien du côté des autorités et de leurs idéologies. C'est pourquoi l'axe externe, nous a permis dans un premier temps

---

<sup>205</sup> Cosroe CHAQUERI, *The Soviet Socialist Republic of Iran, 1920-1921: Birth of the Trauma*, op. cit., pp. 149-151.

de broser le portrait d'un nationalisme iranien en pleine phase de création. Si par sa prématurité, celui-ci ne s'exprime pas encore sur ce qui peut alors encore apparaître comme des formalités, à savoir la question des minorités, cela est dû au fait que le centre de son attention est voué avant tout à une remise en question du soi, qui se construit par rapport à l'Occident. Ainsi, en nous déplaçant en Allemagne, nous avons pu rappeler l'importance des influences philosophiques qu'en tirent le *Cercle de Berlin*, puisant auprès des orientalistes le matériel nécessaire pour trouver un passé idéalisé dans l'ère préislamique, visant une modernisation séculaire d'inspiration européenne et rejetant la faute du déclin perçu sur les invasions arabes et l'arrivée de l'Islam notamment. Davantage que les idées elles-mêmes que l'on peut tirer de ces penseurs, le point pivot est à chercher dans le changement de paradigme qui s'effectue avec ce processus. En effet, la Perse, qui s'était retrouvée isolée sur le plan global durant l'ère *qadjare*, gagnait un apport visionnaire transfrontalier au travers de sa communauté arménienne, qui permettait d'établir un pont de longue distance avec l'étranger, en y ramenant des idées venues d'Occident. Cette position lui octroyait une posture avantageuse, en tant que transmettrice de nouveautés. Il se trouve que la communauté arménienne a permis l'entrée de principes progressistes, qui permettent de parvenir à l'aboutissement de la révolution constitutionnelle, ainsi que des concepts fondateurs du socialisme iranien. Ainsi, une forte association est établie entre la gauche et les Arméniens. Or, avec les publications en provenance de Berlin, c'est un nouveau groupe qui s'interpose, représentant cette fois une nouvelle aile droite, non pas du royalisme des partisans de Mohammad Shah Qadjar lors de son coup d'État, mais d'un nationalisme d'actualité, dont les penchants autoritaires trouvent un succès dans un pays marqué par près de deux décennies de chaos. La connexion avec l'extérieur n'est plus le seul recours de la communauté arméno-iranienne, au profit des futures élites réactionnaires. Ce phénomène se voit évidemment légitimé par la mise en avant de partis nationalistes par le Shah et ses proches, avant tout Abdolhossein Teymourtach, tel que *Iran-e now*, puis *Taraqî*. Soutenant le Shah ou soutenus par le Shah, ceux-ci affirment la doctrine que l'État compte adopter : un nationalisme qui se veut novateur, aussi ambitieux que celui d'Atatürk, quoique plus limité dans la pratique par les obstacles que dressent le clergé chiite.

Au-delà des notions identitaires, ces partis sont transparents sur leur vision du système qu'ils soutiennent : un État fort, de nature autoritaire, sans aucune intention de laisser de place à l'opposition ou aux déviances. En résulte la fin effective du multipartisme, et du rôle réel du parlement, dont l'existence ne devient guère plus qu'une formalité. Ce faisant, les socialistes sont durement frappés : regroupés derrière le vague terme *d'ichtirakis*, tous les mouvements à penchants de gauche travailliste sont ciblés, des communistes aux sociaux-démocrates. Malgré des efforts valeureux de continuer à exister dans la clandestinité, les adhérents sont fréquemment victimes d'arrestations, voire pire, en particulier lorsqu'ils manifestent leur mécontentement. De 1927 à 1931, des Arméniens et Azéris d'Iran, qui avaient été la première génération révolutionnaire à partir de 1905, finissent dans les geôles de Reza Shah. La paranoïa antirouge de ce dernier rendra par conséquent toute association de ces peuples aux idéologies d'inspiration marxiste fortement réprimandée. Toutefois, l'apport à tirer de ces emprisonnements dans le cadre de notre question de recherche, est une nécessité de renouvellement des effectifs à gauche, qui puisera également dans d'autres tranches de la population. Les socialistes étaient conscients lors de l'épisode de Gilan de l'importance de mobiliser au sein des masses populaires iraniennes, et pas uniquement au niveau régional. Le témoin de cette réussite est la large base de soutien dont jouira le parti *Tudeh*, après l'abdication du roi, ce qui semble indiquer que la phase « sous couvert » de l'extrême gauche aura su recruter des contingents plus divers. Cela rend néanmoins la position autrefois privilégiée de certains groupes, comme les Arméniens et les Azéris, moins proéminente. Facteur qui suivait l'importance de la fluidité des mouvements dans le succès des Arméniens sur la scène politique, le manque de centralisation caractéristique de la dynastie *qadjare* prend évidemment fin avec les efforts de modernisations de Reza Shah. L'État se transforme, passant d'une société décentralisée à une nouvelle forme plus rigide, se voulant aussi centralisée que possible. Cela impacte en retour tant le plan de la diversité des idées que des identités. En effet, allant de pair avec la fin du multipartisme, la fascisation du régime, dont les inspirations puisent facilement dans les modèles proposés par l'Italie de Mussolini, ou l'Allemagne d'Hitler, impacte également les milieux culturels. L'effort d'homogénéisation national aboutira, au crépuscule du règne de Reza Shah, à l'abolition des écoles arméniennes, dont les diplômés avaient été rendus caducs au préalable. Malgré la forte diversité, notamment linguistique, le persan est imposé et l'enseignement, autrefois délaissé, et ainsi pris en charge par les clercs religieux, s'institutionnalise sous l'égide de l'État. Toutefois, bien que les minorités souffrent alors d'une mise au silence évidente, ces réformes amènent également leurs lots de bienfaits à la population au sens large, qui devait jusqu'alors se contenter d'un analphabétisme très répandu, et d'une éducation supérieure réservée aux élites. La création des écoles

publiques, et du Ministre de l'Éducation, qui sert aussi d'organe de censure, permet donc de former des générations bien plus lettrées, et qui découvrent des perspectives séculaires, qui n'auraient pas été propagées par les éducateurs issus du clergé. L'idéologie en place sera transmise aux jeunes, qui découvrent dans leur cursus un récit national puisant ses symboles aux racines antiques de la Perse, du temps des Achéménides ou des Sassanides, en contraste avec le cursus islamique des *akbunds*. Par-là, les études plus poussées, qui furent longtemps la chasse gardée des instituts missionnaires chrétiens, et par extension, des écoles arméniennes, sont désormais accessibles à un plus large pan de la population. Ce phénomène peut se lire comme une forme de perte d'un certain « monopole du savoir », dans un sens certes hyperbolique, dont ont pu jouir les plus privilégiés qui pouvaient envoyer leurs enfants à l'étranger ou dans les classes des missionnaires, mais aussi les Arméniens. Avec cette centralisation est de plus couplée une rude censure qui fait disparaître l'avantage de la diffusion d'idées socialistes par la presse papier, une fois que ces idéologies sont condamnées par la censure. Bloquant les publications de gauche, cette censure réserve l'expression écrite aux périodiques nationalistes, qui peuvent par conséquent dominer l'espace public. Enfin, autre aile du capital culturel, les milieux des arts ne restent pas indemnes non plus, alors que les élites persanes en place veulent afficher leur sophistication en s'y associant, les théâtres par exemple, qui en dans la province d'Azerbaïdjan présentaient fréquemment des pièces en arménien, doivent s'adapter à la langue officielle, pour un nouveau public. Dans l'ensemble, la transformation générale qui s'observe est donc un renouvellement majeur des classes influentes avec la centralisation de l'État, dont les directives strictes restreignent drastiquement la possibilité pour une contre-culture ou une opposition de croître. La vision de Téhéran est celle du constat d'un retard sur l'Occident, qui se veut être rattrapé à tout prix et au plus vite, en imitant ce dernier, et en se redéfinissant en tant que nation. A ce dessein, les générations de « l'Iranien du futur » doivent être formées, et amener ainsi l'ordre après un siècle de stagnation sous les Qadjars. Si ce projet connaît de nombreux détracteurs, tant à l'extrême gauche travailliste qu'au sein des milieux religieux, elle trouve cependant un succès certain, en apportant de nouvelles réponses au chaos qu'avait été laissé par la révolution constitutionnelle et l'indécision qui en avait résulté.

Enfin, bien que ce travail se soit concentré sur une vision plutôt cantonnée aux frontières iraniennes, les dynamiques extérieures au pays ont pu faire surface à de nombreuses reprises. Que ce fût par le placement transfrontalier des Arméniens, leur génocide, la guerre civile russe, ou encore les idées venues d'Allemagne, la dimension internationale finit toujours par être présente. A cet égard, rappelons sur le plan économique les changements de paradigmes qui se sont effectués au 19<sup>ème</sup> siècle, mentionnés dans la contextualisation comme présage des changements à venir : le monopole du commerce de la soie, dont jouissaient les Arméniens depuis qu'il leur avait été octroyé sous les Safavides, devient redondant lorsque la Perse perd toute forme de compétitivité face au géant britannique, désormais fermement installé dans les Indes voisines. Si la géographie de l'Iran l'avait historiquement avantagé grâce aux transits de la route de la soie, la révolution industrielle métamorphose tant son commerce, que son transport et sa production. De ce fait, le retard iranien sur le plan technologique résulte en un appauvrissement de l'État tout entier, mais qui est d'autant plus pertinent en ce qui concerne les groupes concernés par ces échanges. Si l'aspect plus économique de la situation arménienne n'a pas pu être traité en profondeur, faute de données statistiques, le contexte permet de comprendre que celle-ci était en péril à l'ère de la banqueroute générale qui menace Téhéran au crépuscule du règne *qadjar*.

### **Apports, limites et mise en perspective**

La thématique abordée par ce travail, du sort des Arméniens d'Iran durant l'entre-deux-guerres, permet d'éclaircir une période historique encore caractérisé par un certain nombre de lacunes. Même des auteurs particulièrement investis dans l'étude de cette minorité, comme Cosroe Chaqueri, déplorait en effet le manque de recherches concernant la phase de l'entre-deux-guerres<sup>206</sup>. Si les réponses que nous avons tenté d'y apporter ne sont certainement pas exhaustives, elles ouvrent la piste d'une compréhension multidimensionnelle, prenant en compte des perspectives internes et externes à la communauté analysée. Bien que la conclusion ne retienne davantage l'explication centrée autour de la nature de l'État, elle prend ainsi en considération une variété de facteurs qui auraient pu impacter les résultats. De plus, en invitant à dépasser les frontières iraniennes pour s'intéresser aux influences venues d'ailleurs, avec le cercle de pensée

---

<sup>206</sup> Cosroe CHAQUERI, « The Armenian intelligentsia and Non-Armenian Elites in Modern Times: reciprocal outlooks », in Cosroe CHAQUERI (ed.) *The Armenians of Iran, op. cit.*, p. 132.

berlinois, elle engage à explorer de nouveaux horizons, eux aussi relativement peu étudiés, comme ceux de la création de nouvelles visions identitaires depuis l'étranger. Toutefois, si le sujet souffrait d'un certain délaissement, cela est en partie dû au peu de documentation disponible aux chercheurs. La phase en question est d'abord marquée par une ère chaotique de 1911 à 1922, puis de forte censure sous Reza Shah, limitant drastiquement les sources à disposition. Le sort exact d'une série de personnalités mentionnés n'a jamais pu être établi, de même que des chiffres précis sur les immigrations durant l'entre-deux-guerres, ou encore le bilan humain du premier conflit mondial. Concernant le nouveau nationalisme iranien, en l'absence d'un manifeste cohérent antérieur à l'abdication du Shah, un travail d'assemblage est nécessaire pour en dépeindre une ébauche, qui est quant à elle déséquilibrée par les changements de caps qui peuvent survenir sous un régime totalitaire. Cet aspect constitue, à lui seul, matière à un ouvrage à part entière, qui permettrait d'apporter des explications à la perception des minorités par ce nationalisme encore en phase de genèse. Une étude allant dans cette direction serait, de surcroît, avantageuse à une compréhension plus fine et historicisée de la place des minorités dans la nation iranienne au sens large à l'heure actuelle.

La thématique des minorités et de leurs apports à la société, dans un Moyen-Orient qui a connu des questionnements identitaires majeurs, avec un passage souvent d'anciens vastes empires multiethniques à des frontières artificielles coloniales ou des tentatives forcées d'adoption de modèles d'États-nations d'inspiration européenne, est d'importance majeure. En réalisant la place que des communautés peuvent avoir, des sphères politiques aux milieux culturels, en passant par l'économie ou les sciences, il devient évident que la diversité d'une société lui permet un enrichissement certain. Le 21<sup>ème</sup> siècle est hélas marqué par des tensions particulièrement fortes, tant entre groupes ethniques que sectes religieuses, remplaçant le dialogue civilisationnel par des violences identitaires au bilan drastique. Pour comprendre la région au-delà de ses animosités, un regain d'intérêt sur les minorités permet une perspective plus constructive. Si l'on peut aujourd'hui saluer les efforts admirables de certains auteurs, qui ont ouvert des portes dans ces directions, la recherche ne doit pas d'interrompre à ces premiers constats, et continuer les questionnements. Dans notre cas, le sort des Arméniens d'Iran durant l'entre-deux-guerres était largement méconnu, bien que leur communauté au sens plus large ait pu devenir récemment le sujet d'ouvrages et d'articles remarquables. Cependant, les Arméniens ont pu enrichir, par leurs idées et leurs actions, d'autres pays également, du Liban à l'Égypte, en passant par la Turquie, voire au-delà du Moyen-Orient. Étudier et relier les enjeux ou les sorts de ces différentes communautés, dans une approche transfrontalière régionale, offrirait un apport certain aux conclusions de ce travail, apport rendu d'autant plus pertinent par la nature internationale d'une population répartie à travers le monde.

# Bibliographie

## Ouvrages généraux

ABRAHAMIAN, Ervand, *A history of modern Iran*, Cambridge, Cambridge University Press, 2018.

ABRAHAMIAN, Ervand, *Iran Between Two Revolutions*, Princeton, Princeton University Press, 2nd printing, with corrections, 1983.

ABRAHAMIAN, Ervand, *The coup: 1953, the CIA, and the roots of modern US-Iranian relations*, New York, The New Press, 2013.

AGHAIE, Kamran Scot & MARASHI, Afshin, *Rethinking Iranian Nationalism and Modernity*, Austin, University of Texas Press, 2021.

ATABAKI, Touraj, & ZÜRCHER, Erik Jan, *Men of Order: Authoritarian Modernization Under Ataturk and Reza Shab*, Londres, I.B. Tauris, 2004.

BANANI, Amin, *The Modernization of Iran : 1921-1941*, Stanford, Stanford University Press, 1961.

BERBERIAN, Hourì, *Armenians and the Iranian Constitutional Revolution of 1905—1911: "The Love for Freedom Has No Fatherland"*, New York, Routledge, 2018.

CHAQUERI, Cosroe, *The Armenians of Iran*, Cambridge, MA, Distributed for the Center for Middle Eastern Studies of Harvard University by Harvard University Press, 1998.

CHAQUERI, Cosroe, *The Soviet Socialist Republic of Iran, 1920-1921: Birth of the Trauma*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1995.

DEVOS, Bianca, and WERNER, Christoph, *Culture and cultural politics under Reza Shab*, London, Routledge, 2014.

HOVANNISIAN, Richard G., *The Republic of Armenia / Vol. 1, The First Year, 1918-1919*, Berkeley, University of California Press, 1971.

HOVANNISIAN, Richard G., *The Republic of Armenia / Vol. 2, From Versailles to London, 1919-1920*, Berkeley, University of California Press, 1982.

KATOUZIAN, Homa, *Iran: A beginner's guide*, Londres, Oneworld Publications, 2013.

KAZEROUNI, Alexandre, *Le miroir des cheikhs : Musée et politique dans les principautés du golfe Persique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017.

MAJD, Mohammad Gholi, *The Great Famine & Genocide in Iran: 1917-1919*, Lanham, University Press of America, 2013.

O'SULLIVAN, Adrian, *Nazi Secret Warfare in Occupied Persia (Iran): The Failure of the German Intelligence Services, 1939-45*, Londres, Palgrave McMillan, 2014.

POHL, Manfred, *Philipp Holzmann : Geschichte eines Bauunternehmens 1849-1999*, Munich, C.H. Beck, 1999.

SANASARIAN, Eliz, *Religious Minorities in Iran*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

TER MINASSIAN, Anahide, *1918-1920, la République d'Arménie*, Paris, Éditions Complexe, 2006.

TER MINASSIAN, Anahide, *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions (1878-1920)*, Paris, Éditions Karthala, 2015.

ZABIH, Sepehr, *The communist movement in Iran*, Berkley, University of California Press, 1966.

### Ouvrages et articles spécifiques

AFKHAMI, Amir, « Compromised constitutions: the Iranian experience with the 1918 influenza pandemic », in *Bulletin of the History of Medicine*, 2003, Vol. 77, No. 2, pp. 367-392.

ARKUN, Aram, « Armenians and the Jangalis », in *Iranian Studies*, 1997, Vol. 30, no. 1-2, pp. 25-52.

ARKUN, Aram « DAŠNAK », *Encyclopedia Iranica*, 18 novembre 2011, accédé le 6 décembre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/dasnak>

BALFOUR, James Moncreiff, *Recent happenings in Persia*, W. Blackwood and sons, 1922.

BALL, Robert, *Mausser Military Rifles of the World*, Gun Digest Books, 2006.

BERBERIAN, Houri, « History, Memory and Iranian-Armenian Memoirs of the Iranian Constitutional Revolution », in *Critique: Critical Middle Eastern Studies*, 2008, Vol. 17, no. 3, pp. 261–292.

BERBERIAN, Houri, « Nest of Revolution: The Caucasus, Iran, and Armenians », in MATTHEE Rudi & ANDREEVA Elena (ed.), *Russians in Iran: Diplomacy and Power in the Qajar Era and Beyond*, Londres, I.B.Tauris, 2018, pp. 95-121.

BERBERIAN, Houri, « The Dachnaksutiun and the Iranian constitutional revolution, 1905–1911 », in *Iranian Studies*, 1996, Vol. 29, No. 1-2, pp. 7-33.

BERBERIAN, Houri, « Traversing boundaries and selves: Iranian-Armenian identities during the Iranian Constitutional Revolution », in *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 2005, Vol. 25, No. 2, pp. 279-296.

BOURNOUTIAN, Georges A., « Armenians in nineteenth Century Iran », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp. 54-76.

CHAQUERI, Cosroe, « Sultanzade: The Forgotten Revolutionary Theoretician of Iran: A Biographical Sketch », in *Iranian Studies*, 1984, Vol. 17, no. 2/3, pp. 215–35.

CHEHABI, Houchang, « Dress Codes for Men in Turkey and Iran », in ATABAKI, Touraj & ZÜRCHER, Erik Jan (ed.), *Men of Order: Authoritarian Modernization Under Ataturk and Reza Shah*, Londres, I.B. Tauris, 2004, pp. 209-237.

CHEHABI, Houchang « The Banning of the Veil and its Consequences », in CRONIN, Stéphanie (ed.), *The making of modern Iran*, Londres, Routledge, 2012, pp. 193-210.

CRONIN, Stéphanie, « The Army, Civil Society and the State in Iran: 1921-1926 », in ATABAKI, Touraj & ZÜRCHER, Erik Jan (ed.), *Men of Order: Authoritarian Modernization Under Ataturk and Reza Shah*, Londres, I.B. Tauris, 2004, pp.130-163.

DERVICHE, Tigran, « Tigrane Derviche to G. V. Plekhanov (December 1908) », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp. 338-344.

ELLIOT, Mathew, « New Iran and the Dissolution of Party Politics under Reza Shah », in ATABAKI, Touraj & ZÜRCHER, Erik Jan (ed.), *Men of Order: Authoritarian Modernization Under Ataturk and Reza Shah*, Londres, I.B. Tauris, 2004, pp. 65-97.

ENCYCLOPEDIA IRANICA, « Elikean, Grigor E. », 13 décembre 2011, accédé le 26 septembre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/elikean-yeqikian>

ENCYCLOPEDIA IRANICA, « E'Prem Khan », 15 décembre 2011, accédé le 27 septembre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/eprem-khan>

ENCYCLOPEDIA IRANICA, « Jamalzadeh, Mohammad Ali », 15 décembre 2008, accédé le 25 octobre 2022. <https://iranicaonline.org/articles/jamalzadeh-i>

GHODS, M. Reza, « Iranian Nationalism and Reza Shah », in *Middle Eastern Studies*, 1991, Vol. 27, No. 1, pp. 35-45.

GHODS, M. Reza, « The Iranian Communist Movement under Reza Shah », in *Middle Eastern Studies*, 1990, Vol. 26, No. 4, pp. 506-513.

GREEN, Nile, « Persian print and the Stanhope revolution: Industrialization, evangelicalism, and the birth of printing in early Qajar Iran », in *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 2010, Vol. 30, No. 3, pp. 473-490.

HART, Charles C., « Political Attitudes and Affiliations of Persian Armenians: An American Diplomatic Report (1932) », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp. 370-379.

HEREF, Jeffrey, « Nazi Germany's Propaganda Aimed at Arabs and Muslims During World War II and the Holocaust: Old Themes, New Archival Findings », in *Central European History*, 2009, Vol. 42, No. 4, pp. 709-36.

KHACHATURIAN, Vasso A., « Vasso Khachaturian to Georgi Plekhanov (November 1908) », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp. 324-330.

KARAKHANIAN, Joseph, « Joseph Karakhanian to Georgi Plekhanov (September 1905) », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp. 311-312.

KATOUZIAN, Homa, « State and society under Reza Shah », in ATABAKI, Touraj & ZÜRCHER, Erik Jan (ed.), *Men of Order: Authoritarian Modernization Under Ataturk and Reza Shah*, Londres, I.B. Tauris, 2004, pp. 13-43.

KAVEH, Farrokh, « The Iranian Air Force 1924-1941 », KavehFarrokh, 19 juin 2014. <https://www.kavehfarrokh.com/military-history-1900-present/the-iranian-air-force-1924-1941/> (accédé le 3 novembre 2022).

*Loi pour la sauvegarde de la sécurité nationale*, Comité judiciaire, procédures parlementaires, 8<sup>ème</sup> Majlis, 31 juin 1931.

MATIN-ASGARI, Afshin « The Berlin circle: Iranian nationalism meets German countermodernity », in AGHAIE, Kamran Scott & MARASHI, Afshin, *Rethinking Iranian nationalism and modernity*, Austin, University of Texas Press, 2021, pp. 49-66.

MOURADIAN, Claire, « L'immigration des Arméniens de la diaspora vers la RSS d'Arménie. 1946-1962 », in *Cahiers du monde russe et soviétique*, 1979, Vol. 20, No.1, pp. 79-110.

NERCISSIAN, Emilia, « Life and Culture of Armenians in Iran », in *Language Discourse & Society*, 2012, Vol. 1, No. 2, pp. 31-54.

- PERRY, John R., « Language Reform in Turkey and Iran », in ATABAKI, Touraj & ZÜRCHER, Erik Jan (ed.), *Men of Order: Authoritarian Modernization Under Ataturk and Reza Shah*, Londres, I.B. Tauris, 2004, pp. 238-259.
- SOLEIMANI, Karim, « Press censorship in the Reza Shah era, 1925–41 », in DEVOS, Bianca & WERNER, Christoph (ed.), *Culture and Cultural Politics under Reza Shah*, Abingdon, Routledge, 2014, pp. 181-198.
- TCHILINKIRIAN, Archavir, « Archavir Tchilinkirian to Georgii Plekhanov (December 1908) », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp.335-337.
- TCHILINKIRIAN, Archavir, « Archavir Tchilinkirian to Karl Kautsky (July 1908) », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp.313-315.
- TCHILINKIRIAN, Archavir, « The Persian Revolution (1909-1910) », in CHAQUERI, Cosroe (ed.), *The Armenians of Iran*, Cambridge, Harvard University press, 1998, pp. 193-239.
- TER MINASSIAN, Anahide, « Le Rôle des Arméniens du Caucase dans la révolution constitutionnelle de la Perse (1906-1912) », in TER MINASSIAN, Anahide, *L'échiquier arménien entre guerres et révolutions (1878-1920)*, Paris, Éditions Karthala, 2015, pp.27-58.
- TER MINASSIAN, Taline, « Un exemple du rôle des minorités dans la politique extérieure de l'URSS : Les Arméniens dans la politique soviétique en Iran au début des années 20 », in *Cahiers du Monde russe et soviétique*, 1993, Vol. 34, No.4, pp. 561-576.
- WERNER, Christoph, « Drama and operetta at the Red Lion and Sun: Theatre in Tabriz 1927–41 », in DEVOS, Bianca & WERNER, Christoph (ed.), *Culture and Cultural Politics under Reza Shah*, Abingdon, Routledge, 2014, pp. 215-246.
- ZIA-EBRAHIMI, Reza, « Self-Orientalization and Dislocation: The Uses and Abuses of the “Aryan” Discourse in Iran », in *Iranian Studies*, 2011, Vol. 44, No. 4, pp. 445-472.

## Table des matières

<b>Sommaire</b>	2
<b>Remerciements</b>	3
<b>Glossaire</b>	3
<b>Problématique</b>	
Introduction	4
Revue de littérature	5
La minorité arménienne dans la société et la politique perse au début du XXème siècle	5
Entre guerres et révolutions : chocs, transformations et chaos de 1905 à 1925	8
De la Perse des Qadjars à l'Iran des Pahlavis	11
Question de recherche	14
Développement	14
Méthodes d'analyse	14
<b>Analyse</b>	
Plan interne : la communauté arménienne d'Iran	16
Le sort de l'intelligentsia arménienne d'Iran	16
Mouvements de populations et impacts démographiques :	
le sort de la communauté arménienne d'Iran	20
La question du bilan humain de la Grande Guerre	20
De l'Anatolie au Caucase : réfugiés, exilés et migrants	21
Plan interne : conclusion	23
Plan externe : l'État iranien sous Reza Shah	24
L'impact du nationalisme sur les minorités d'Iran	24
Le cercle de Berlin	24
La scène politique nationaliste en Iran (1920-1932)	26
Le renforcement du despotisme du Shah et la fin du multipartisme	29
La peur rouge de Reza Shah	30
Les efforts de fascisation de l'État iranien	33
Plan externe : conclusion	37
<b>Conclusion</b>	
Rappel de la démarche de recherche et résultats	38
Apports, limites et mise en perspective	40
<b>Bibliographie</b>	42
Ouvrages généraux	42
Ouvrages et articles spécifiques	43
<b>Table des matières</b>	46